

Table des matières

Introduction	3
À propos d'Âges et Transmissions	4
À propos du CEDAS	5
Présentations	6
Enfance et adolescence	10
Ma famille	13
Être femme, être homme	18
Le travail	24
Entre ici et là-bas	28
Ce en quoi je crois	32
Les changements et événements dont je suis témoin	35
Un objet important, une fierté, un rêve	38
Évaluations, réflexions	41

Ages et Transmissions et le CEDAS asbl

vous présentent

Nous racontons notre vie

dans un groupe multiculturel

Déjà le 9^e groupe « Nous racontons notre vie » initié par l'asbl Ages et Transmissions ! Octobre 2022 : neuf personnes d'horizons culturels et sociaux variés ont accepté l'invitation au voyage : Aïssatou, Lidia, Michel, Latifa, Marie, Sanae, Serge, Patricia et Aïcha. Quatre d'entre elles suivent des cours d'alpha au CEDAS, les autres sont des membres d'Ages et Transmissions.

Ils se sont raconté leur vie durant 10 séances, dans les locaux du CEDAS, à Schaerbeek.

En suscitant le dialogue et l'échange entre des personnes de cultures différentes et de parcours différents, l'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les préjugés que chacun peut avoir sur l'autre. Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence et famille, être femme/être homme, le travail, entre ici et là-bas, ce en quoi je crois, les changements.

Ces rencontres nous ont portés, enrichis, bouleversés parfois, fait rire souvent... On y a tout entendu, mais toujours dans le respect et la bienveillance. Les jugements ont été mis de côté, même s'il y a eu des sentiments exprimés. Quelques débats y ont été menés, entre autres, sur l'égalité entre les hommes et les femmes qui s'est avérée être un des fils rouges de la vie de notre groupe. Des questionnements sont nés et cela nous a menés à réfléchir sur le monde, la société dans laquelle nous vivons, les modes de vie de chacun.

Il est impossible de relater ici ce que nous avons vécu tous ensemble pendant ces quelques heures. Néanmoins, nous espérons, par ce recueil de paroles, témoigner de ces beaux moments et donner envie à d'autres d'y participer ...

Sylvie Lerot, animatrice et coordinatrice d'Ages et Transmissions
Jamila Bouchmal, formatrice au CEDAS

Avec le soutien de la Cocof (cohésion sociale) et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



À propos d'Âges et Transmissions

Des aînés tisseurs de solidarité entre générations et cultures



Qui sommes-nous ?

Créée en 97, Âges et Transmissions est une asbl pluraliste bruxelloise permettant aux aînés de jouer un rôle actif dans la société. Elle est reconnue comme organisme d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Notre finalité ?

Promouvoir à Bruxelles l'utilité sociale et l'engagement des aînés en :

- participant à la construction d'une société plus solidaire et ouverte à toutes les générations et cultures.
- Luttant contre les préjugés, les extrémismes, le racisme

Nos activités ?

- **Soutenir l'apprentissage du français et de la lecture** (bénévolat seniors) : des coups de pouce en lecture et langage dans les écoles primaires et avec des adultes en parcours d'alphabétisation ou FLE (tables de conversation et projet « Lire à 2 »)
- **Dialoguer entre personnes d'âges et de cultures différents** : rencontres entre des seniors et des enfants, ados, adultes d'origines variées, nés en Belgique ou ailleurs; ateliers philo...
- **Transmettre la mémoire**: édition de recueils collectifs d'histoires vécues, publication de témoignages en ligne, partage de souvenirs en écoles primaires, groupes d'écriture autobiographique, ateliers de récit de vie oral en groupe interculturel
- **Former les seniors à devenir des acteurs interculturels et intergénérationnels** : conférences et ciné-débats, formations méthodologiques, groupes de réflexion, ateliers-lecture, visites d'expos,...

Nos partenaires ?

Afin de mener à bien ces activités, nous travaillons avec de nombreux partenaires : écoles primaires, secondaires, supérieures, centres d'alphabétisation, de français langue étrangère (FLE), bureaux d'accueil pour primo-arrivants, bibliothèques, musées, communes, centres communautaires, associations culturelles et d'éducation permanente, ...

Contact : 02/514.45.61
info@agesettransmissions.be,
20/3, rue Belliard à 1040 Bruxelles
www.agesettransmissions.be

A propos du CEDAS



Le CEDAS, Centre de Développement et d'Animation Schaerbeekois, est une association située dans le quartier nord de Schaerbeek depuis 1992, à deux pas de la gare du Nord et de la place Liedts.

Le Cedas est un lieu d'accueil, d'échanges, d'animation et de formation qui tend à accompagner ses membres vers une Citoyenneté Responsable Active Critique et solidaire.

Les différents secteurs d'activités du Cedas sont :

- L'école de devoirs et l'accueil extrascolaire pour les enfants de 6-12 ans
- Le Centre de Jeunes pour les 12-26 ans
- L'alphabétisation pour les adultes
- L'éducation permanente

L'association propose à ses membres diverses activités d'apprentissage, d'expression, de rencontre, de découverte culturelle, de création collective ainsi que des activités artistiques et sportives qui ont pour objectif de :

- fédérer ses membres autour de la collectivité et du vivre ensemble,
- favoriser l'échange et la rencontre interculturelle,
- valoriser les savoirs et les savoir-faire,
- développer l'autonomie et l'émancipation,
- faciliter la compréhension du monde qui nous entoure,
- développer la confiance en soi,

Contact : 02/242.20.83
cedas.asbl@gmail.com
Rue Verte 210, 1030 Schaerbeek
www.cedasasbl.be

Présentations

Patricia

Je m'appelle Patricia. Mon prénom de baptême est Vlasta. Cela signifie la patrie. À la commune, ils n'ont pas pu l'enregistrer, car il ne faisait pas partie du calendrier chrétien. Alors nous avons choisi Patricia, qui fait référence à la patrie. Au début, je n'aimais pas mon prénom. Mais maintenant, je l'ai adopté.

Je suis née en 1948, de parents tchèques, de lignée noble. Quand il y a eu l'invasion russe, mon père voulait quitter le pays pour fuir le communisme et rester un libre penseur. Ils se sont enfuis à la fin de l'année 47 vers la Belgique. Mon père est parti au Congo pour travailler pour l'Union minière. Je suis née là-bas. Nous sommes revenus en Belgique, car mon père avait un cancer. Je suis allée à l'école au Sacré-Cœur de Lindthout. Cela a été un choc, une expérience traumatisante : comme j'étais gauchère, on m'attachait la main gauche dans le dos, car elle représentait la main du diable. Ensuite, j'ai suivi des études de technique couture à la Cambre. Je me suis mariée jeune, à 21 ans. Mon mari était violent. J'en ai parlé à ma mère, elle m'a dit : « Cela pourrait être pire, il ne boit pas, il ne te trompe pas. » ! J'ai eu trois enfants et j'ai divorcé il y a 11 ans. Cela a été une expérience difficile, mon petit-fils, qui avait 2 ans à ce moment, m'a aidée à tenir le coup.

Maintenant je vais bien, je crée beaucoup de choses de mes mains. J'ai rejoint ce groupe, car je voudrais me construire un réseau diversifié.

Latifa

Je m'appelle Latifa, qui veut dire « bien élevée », « gentille ». Au masculin, c'est un nom de Dieu. C'est mon père qui a choisi mon prénom. Je suis née au Maroc en 1962, à la campagne. J'ai 3 frères et 3 sœurs. Je suis la cadette et j'ai été la plus gâtée. Je ne suis pas allée longtemps à l'école. Dans une association, j'ai appris la couture. J'aimais bien y aller, pour parler, passer le temps. Mon grand-père était riche et après son décès, ma mère a voulu habiter en ville grâce à l'héritage. À 16 ans, j'ai eu une demande en mariage que j'ai refusée. Mais mon père m'a obligée, car c'était le fils de son copain. Je ne le connaissais pas. Je me suis alors mariée.

Je suis venue ici en Belgique, à la fin des années 70. Pour moi, venir ici, ça a été dur, car je n'avais personne, pas de famille. En 1970, à Uccle, il n'y avait pas beaucoup de Marocains. Je sortais seule, je faisais des tours dans le quartier. Les gens me parlaient, mais je ne comprenais rien. Mon mari travaillait toute la journée.

Je suis mère de 8 enfants, et grand-mère de 12 petits-enfants. Avec mes enfants, je ne parle pas beaucoup, car ils sont occupés par leur travail. C'est pour ça que je suis là, pour me souvenir, me rappeler, car avant, je parlais beaucoup avec ma famille.

Michel

Mon prénom « Michel » vient du latin Michael, emprunté à l'hébreu Mikael. Il signifie « qui est comme Dieu ». Je suis né en 1950 à Ixelles. Mes parents étaient d'origines très différentes : mon père, belge, était fils d'ambassadeur et ma mère, juive anglaise, était d'origine ukrainienne. Ils se sont rencontrés pendant la guerre, en Angleterre. Ils n'ont pas formé un couple harmonieux. Enfant unique, j'ai passé mon enfance à Rhode St Genèse avant qu'elle ne soit devenue la commune huppée qu'elle est maintenant.

Je n'ai pas eu l'occasion de faire des études supérieures, car mes parents n'en avaient pas les moyens. Je me suis orienté vers le travail manuel. Je me suis marié en 1980 avec une gentille bourgeoise. Ne pouvant avoir d'enfant, nous en avons adopté un. Mais ma femme l'a beaucoup trop gâté... ce qui a complètement gâté notre relation. En 2002, on s'est séparé. Je me suis ensuite mis en couple avec une cousine anglaise. Mon fils a maintenant 35 ans, ne travaille pas et vit toujours avec sa mère. Cela me désole même s'il est un bon gars et que je garde un excellent contact avec lui.

Revenu en Belgique après une seconde séparation, à la fin 2021, je suis ici pour refaire des contacts sociaux entre autres avec la magnifique diversité humaine qu'offre Âges et Transmissions.

Aïcha

Je m'appelle Aïcha, c'est le prénom de la grande sœur de mon père. Dans mon pays, on donne le prénom des anciens. Je suis guinéenne. Je suis née en 1985. Je suis musulmane pratiquante. Je me suis mariée jeune, en 1999. Mon mari est décédé d'un arrêt cardiaque. J'avais un enfant d'un an, Mamadou. Ça a été une période très difficile pour moi. Je suis retournée chez ma famille et j'ai fait un deuil de 4 mois et 10 jours. Je n'ai pas voulu me remarier tout de suite, je voulais attendre et choisir quelqu'un de bien. Il y a eu un conflit entre la famille de mon mari et ma famille. Je suis partie alors de chez mes parents et j'ai cherché du travail pour subvenir aux besoins de mon fils. J'ai loué un appartement. J'ai ensuite trouvé du travail dans une société d'alimentation, chez un ami de la famille. Je suis en Belgique depuis 2011. J'ai fait une demande d'aide à cause du conflit entre les deux familles. Aujourd'hui je suis mariée, j'ai rencontré mon mari guinéen ici en Belgique avec qui j'ai eu trois filles. J'ai pu faire venir mon fils ici. Depuis, je ne suis plus retournée en Guinée.

Je suis contente d'être ici pour pouvoir exprimer ce que j'ai gardé dans mon cœur.

Marie

Je m'appelle Marie et je suis française, née en 1953. Je viens d'une famille traditionnelle de 10 enfants. J'étais l'aînée. Mon père était plutôt autoritaire, ma mère était très attentive et a toujours voulu avoir beaucoup d'enfants. Chaque enfant était pour elle « un don de Dieu ».

Ce n'était pas facile d'être l'aînée d'une si grande famille. On a beaucoup déménagé en France et on était souvent dans des logements trop petits. À la fin de mes études secondaires, j'ai eu la chance d'habiter à Paris et d'aller dans un bon lycée (de filles à l'époque) puis à l'université. J'ai eu des professeurs formidables. J'ai rencontré mon mari belge après quelques années de travail et j'ai eu la chance d'aller vivre ailleurs que dans mon pays. Nous avons eu 4 enfants, 2 filles et 2 garçons. J'ai ensuite fait d'autres études en sciences de l'éducation, ce qui m'a permis de trouver du travail. Et aujourd'hui, je suis retraitée, j'apprends l'italien, je suis des cours de philosophie et de théologie, entre autres.

Je me suis inscrite dans ce groupe, car j'aime rencontrer des personnes différentes de moi et je suis intéressée par les histoires des autres.

Serge

Je m'appelle Serge. Mes parents m'ont raconté qu'ils ont choisi ce prénom en mémoire d'un très bon ami. Je suis bruxellois, né à Ixelles en 1952. Mes parents travaillaient dans la chaussure. Mon père était chasseur le dimanche, c'était son loisir. Nous étions des catholiques pratiquants. J'ai commencé des études d'assistant social. J'ai ensuite fait la connaissance de ma première épouse Astrid avec qui j'ai eu un garçon et deux filles. En 1975, nous étions fans de moto et nous avons participé à des randonnées à moto. J'ai raté ma 2e année. Ensuite, je suis entré à la gendarmerie pour ne pas faire mon service militaire, mais, comme le métier me plaisait, j'y ai fait une carrière complète. J'ai été président du motoclub de l'École royale de gendarmerie. Ma femme étant jalouse, on s'est séparés en 91. En 1998, j'ai fait la connaissance de mon épouse actuelle. Elle est marocaine, musulmane pratiquante. Entre-temps je suis devenu athée. J'ai pris ma retraite en 2017, après 40 ans de service.

Ça me fait plaisir d'être là aujourd'hui. Le contact, ça me permet de me situer. J'ai le souci de mettre sur papier ma vie pour en faire profiter mes enfants.

Sanae

Je m'appelle Sanae. Je suis née en 1989 à Oujda au Maroc. Je suis arrivée en Belgique en 2005, j'avais 15 ans. Je suis restée chez ma tante et j'ai suivi des cours de couture dans une école professionnelle à Schaerbeek. Je me suis mariée à 26 ans et j'ai ensuite divorcé en 2016. J'ai un garçon de 6 ans, il s'appelle Ayoub. C'est ma grande sœur qui a choisi mon prénom, je l'aime bien.

J'ai voulu participer à cet atelier pour faire sortir ce que j'ai dans mon cœur. Je veux partager ma vie, mon histoire et écouter celle d'autres personnes. J'ai la nostalgie de mon enfance au Maroc parce que j'étais insouciante et j'avais une tranquillité d'esprit.

Lidia

Je m'appelle Lidia, c'est mon deuxième prénom. Il a été choisi par ma mère. Mon premier prénom est Rosalia, choisi par ma grand-mère paternelle. Le choix de mon prénom a été une source de dispute à ma naissance entre ma mère et ma grand-mère. Tout le monde m'appelle Lidia sauf ma grand-mère. Je suis née en 1950 en Sicile, à Palerme, où j'ai eu une enfance très heureuse avec mes parents et mon frère.

Il y avait des problèmes de mafia. Mon père avait un commerce et des gens venaient proposer une protection contre de l'argent. Il y a eu ensuite des menaces et nous sommes alors partis en France, à Paris, en 1957. Et là, c'était la catastrophe. Cela s'est mal passé : on a été mal accueillis, on était considérés comme « les immigrés », "les sales ritals ». Ça a été difficile, mais on s'est adapté.

J'étais bonne élève. Pendant mes études, j'ai voulu partir en Angleterre pour améliorer mon anglais. Là, j'ai rencontré mon mari qui était allemand. J'ai vécu 2 ans en Angleterre. Puis nous sommes partis à Brême, en Allemagne, où nous avons vécu 40 ans. J'ai eu 2 enfants. Mon mari et moi nous sommes séparés en 2005.

Il y a 10 ans, ma fille est venue travailler à Bruxelles. Et mon fils est allé vivre à Berlin. Moi, je me trouvais géographiquement entre les deux. Alors je suis venue m'installer à Bruxelles il y a 4 ans. Pour me rapprocher de ma fille et de mes petites-filles. Quitter mes amis, mon travail n'a pas été simple. Mais je ne regrette pas. Maintenant, j'habite à Saint Josse, une commune où il y a beaucoup de personnes de nationalités différentes. Mais je trouve dommage qu'il y ait peu de contacts entre les communautés.

Aïssatou

Je m'appelle Aïssatou, je porte le nom de la sœur de ma maman. C'est quelqu'un que j'apprécie beaucoup, car elle m'a toujours soutenue dans ma vie. Je suis née le 10 juillet 1979, en Guinée. Je viens d'une famille de cultivateurs. J'ai travaillé dans les champs. Je voulais aller à l'école, mais mon papa ne voulait pas. Il disait que les femmes ne vont pas à l'école. Quand j'ai eu 10 ans, mon père a voulu me marier avec mon cousin. J'ai refusé. Mais il m'a dit : si tu ne te maries pas, ta mère devra quitter la maison. J'ai été forcée de me marier à mon cousin, il avait 9 ans. J'ai été excisée. Cela a été très douloureux.

Mon père était violent avec moi. Il m'attachait parfois à une chaise. J'étais tellement fatiguée de ma vie, je n'avais plus de force, je voulais protéger ma fille de l'excision. C'est pour ça que j'ai voulu venir en Belgique. Cela fait 4 ans que je suis ici avec ma famille.

Enfance et adolescence

Latifa

Quand j'étais petite dans les années 60, à Nador au Maroc, je vivais à la campagne avec mon grand-père. Il souhaitait que, lorsque ses enfants se marient, ils habitent à côté de lui. Ma mère, elle, aurait aimé habiter en ville. Quand mon grand-père est mort, ma mère a insisté auprès de mon père pour aller y habiter. Au début, il n'était pas d'accord. Mais ma mère l'a convaincu en lui parlant de l'école, car, à la campagne, seuls mes frères pouvaient aller à la mosquée apprendre le Coran, alors que les filles, elles, ne pouvaient pas.

La vie en ville était dure. Mon père travaillait tout le temps et ça a été difficile pendant 4 à 5 ans. Vers 10 ans, j'ai pu aller à l'école et cela pendant 4 ans. Mais mon père n'a plus pu payer à un moment donné. Alors j'ai arrêté et j'ai fait de la couture. Moi, je déteste la campagne. Je ne sais pas l'expliquer : peut-être que j'ai été influencée par les dires de ma maman, peut-être est-ce le paysage, la mentalité qui ne me correspond pas. Pour moi, la campagne est souvenir d'enfermement, car étant petite, on passait les journées à la maison, je ne pouvais pas sortir. Cela ne me dérange pas d'y passer une journée. Mais pas y vivre. Je me suis mariée avec quelqu'un qui habitait à la campagne, j'y ai habité, mais je n'aimais pas.

Actuellement au Maroc, j'ai une maison à Tanger près de la ville et proche de la mer. Mais surtout loin de la campagne. Ici en Belgique, j'habite en ville. J'en profite pour sortir, visiter des musées, aller au cinéma.

Michel

Enfant, j'ai eu la chance de fréquenter une école privée, l'école Hamaïde qui était alors à Ixelles. C'était une école avec une pédagogie proche de l'enseignement Decroly. J'étais très heureux là-bas, j'ai adoré. Les après-midis étaient consacrés à des activités manuelles.

J'avais 6 ans quand on a acheté une petite maison à la campagne, à Rhode Saint Genèse qui était un trou perdu à l'époque. Avec un ruisseau au fond d'un beau jardin, c'était un petit paradis. J'y étais très heureux, mais trop seul. J'étais un enfant unique, j'avais peu d'amis. Malgré cela, je ne m'ennuyais jamais, j'étais très créatif et bricoleur.

À 12 ans, la transition depuis mon école primaire vers le collège Cardinal Mercier fut un grand choc. Je n'étais pas heureux là-bas. On nous obligeait à prier et à participer à toutes les messes. C'était un esprit assez fermé, de quoi nous dégouter de la religion. Un jour, j'avais alors 14 ans, un prof m'a demandé si j'étais croyant. Je lui ai répondu que cela ne regardait que moi. Il m'a mis à la porte. Là-bas, les garçons ne parlaient que de sorties, de foot et de filles. Moi, je vivais dans une autre sphère, j'étais un passionné d'électronique. Ma scolarité n'a pas été bonne, j'étais trop mal, alors j'ai alors arrêté. J'ai repris des études techniques. Là je connaissais déjà plus que les autres, vu que c'était ma passion, mais j'y

étais encore très seul. Mon père voulait que je pratique un sport de groupe. Mais je ne voulais pas, je n'aimais pas la compétition.

Enfant, j'ai joui d'une liberté fantastique. Il m'en reste une passion pour la nature et je suis resté très inventif et adroit de mes mains.

Marie

Dans ma famille, lorsque j'étais petite, on n'était pas très gâté, car nous étions beaucoup d'enfants. Mais j'ai reçu un beau cadeau lorsque j'ai réussi mon bac. Mon père était tellement fier de moi qu'il m'a acheté une mobylette. Je voulais faire des études d'histoire à l'université à Paris et cela a été pour moi l'entrée vers la liberté. Je traversais Paris à mobylette pour aller aux cours. Quand je la conduisais, j'avais l'impression de diriger ma vie, ma route. Mais c'était dangereux, je me faisais klaxonner. Un jour en sortant des cours, j'ai découvert que ma mobylette avait été volée. C'était peut-être mieux pour moi, car j'aurais fini par avoir un accident. À partir de ce jour-là, j'ai pris le métro. Un soir, un garçon aux cheveux longs m'a raccompagnée à moto en passant par le boulevard périphérique, mon père ne l'a jamais su. Je ne comprends toujours pas pourquoi mon père m'a acheté cette mobylette, car il était sévère et avait parfois du mal à me laisser sortir.

Serge

Quand j'étais gamin, mes parents pouvaient m'offrir des cadeaux extraordinaires, mais mon père était parfois dur. Quand j'avais 6 ans, il a fabriqué un martinet...

Mes parents travaillaient tôt et terminaient tard, vers 18-19h. Ce qui fait que les mercredis, mon professeur s'occupait de moi. Ce professeur était parfois violent avec les enfants. Il nous tirait les oreilles. Et les parents étaient toujours de son côté. Pour ce professeur, j'étais l'élève le plus important de la classe. Il m'avait interdit de fréquenter certains élèves, susceptibles de mal m'influencer. Un jour, il m'a surpris en train de discuter avec un élève marocain, Abdellah. Et il m'a mis 0 en conduite. Mon père a explosé en prétendant que j'avais menti : il ne pouvait pas croire que j'avais reçu zéro en conduite simplement pour avoir parlé à un condisciple. Il était furieux. J'ai été fouetté. Après cela, ma mère a dû me mettre de la pommade. Il y a eu une grosse discussion entre mes parents et l'instituteur lorsque celui-ci a confirmé le motif du zéro... À l'école le lendemain, l'instituteur m'a pris sur le côté et s'est excusé, car il ne pensait pas que ça allait aller se passer comme ça.

Lidia

Une expérience de vie marquante ? On habitait à Palerme. À la fin des années 50, on est parti, car on a eu des problèmes avec la mafia. Comme on avait de la famille à Paris, le frère de ma mère, on est allé là-bas. Mon père est parti en premier pour trouver du travail. Il s'est fait exploiter.

Ma mère, pendant ce temps-là, a pris une décision importante, sans en parler à mon père. Elle a vendu tous les meubles et résilié son contrat de location. Elle a pris mon petit frère et moi, et nous sommes partis pour Paris. Le jour où on est venu chercher nos meubles, mon cœur s'est serré et je me suis dit : « Maman a fait une grosse bêtise ». J'avais 7 ans et demi.

Nous sommes arrivés à Paris un dimanche d'octobre. C'était une journée ensoleillée. Nous avons pris un taxi de la gare de Lyon jusque chez mon oncle. Il habitait un quartier populaire. Quand mon père a ouvert la porte et vu ma mère, ça a été le choc. Ma mère voulait lui faire cette surprise. Mais ce n'était pas le projet de mon père, car il comptait revenir en Sicile. Mon oncle et sa femme étaient au marché ce matin-là. Et à leur retour, ils trouvent une famille ! On s'est retrouvé à 6 dans un logement de 50 m². L'appartement était petit et pas adapté. Sans salle de bain et avec des WC sur le palier. Nous y sommes restés 4 mois, c'était une horreur.

Pourquoi ma mère a-t-elle pris cette décision ? Après le départ de mon père vers Paris, ma mère s'est retrouvée dans l'appartement à diriger l'atelier de couture, seule parmi des ouvriers hommes. Les frères de mon père venaient tous les jours la contrôler pour vérifier qu'elle se tenait bien. Il fallait qu'ils protègent l'honneur de la famille. Elle n'était pas libre.

Aïssatou

En Guinée, je vivais à la campagne avec mes parents. Ma mère et moi avons beaucoup travaillé dans la culture des fruits et l'élevage d'animaux. Mon père, lui, enseignait le Coran aux garçons du village chez nous, à la maison.

Ma mère, mon grand frère et moi travaillions toute la journée du matin au soir. C'était fatigant. On commençait la journée par boire notre café, manger du pain. Ensuite, on prenait les moutons et les chèvres vers la forêt. Parfois, il nous arrivait de rencontrer des problèmes avec les moutons mâles, ils s'égarait. Le soir à notre retour, mon père vérifiait que tous les animaux étaient rentrés. Il donnait un nom à chaque animal et leur parlait comme s'il parlait à des humains.

J'aimais m'occuper des animaux et de la culture des fruits, car il n'y avait pas d'autres choses à faire. Vu que j'étais une fille, je ne pouvais pas aller à l'école. Je devais obéir à mon père. Il n'a pas voulu que j'apprenne à lire et écrire. C'était pareil pour toutes les filles du village, les femmes devaient s'occuper des enfants et du travail dans les champs.

Patricia

Un souvenir marquant ? J'avais 11 ans quand j'ai perdu mon papa. Ma maman n'a pas trouvé de travail facilement. Être veuve avec 3 enfants n'a pas été facile pour elle. Elle a fini par trouver un travail chez un notaire.

Moi, à ce moment-là, je rêvais d'avoir un appareil photo. Ma mère ne comprenait pas, elle me disait que c'était un truc d'homme. Le jour de mes 16 ans, une grande boîte à chaussures m'attendait. Quand je l'ai ouverte, il y avait un appareil photo Minolta à l'intérieur. Ça a été le plus beau cadeau de ma vie. J'ai une mémoire photographique et je voulais partager mes sensations, mes ressentis quand je prenais une photo. J'avais besoin de concrétiser les images que j'avais dans le cerveau et dans le cœur. Aujourd'hui, tout le monde a un appareil photo. À l'époque cela coûtait cher et il fallait réfléchir, économiser, calculer ce qu'on prenait en photo. À l'école du Sacré-Cœur, il ne fallait pas que je dise que je prenais des photos, car les sœurs auraient pensé que j'allais capter le diable, que j'étais narcissique.

Cet appareil a été un cadeau très important pour moi, surtout dans le contexte de l'époque : une fille avec un appareil photo, une maman veuve, et le prix que cela coûtait. La valeur des choses a changé, les enfants ne se rendent pas compte de ce que les parents investissent pour eux. Je n'ai plus cet appareil, il s'est perdu au moment où je me suis mariée, mon frère m'a offert un Canon par la suite.

Une photo marquante ? Un bonhomme de neige que j'ai fait avec mon frère sur le trottoir, on l'a transporté dans une bassine en cuivre, jusque dans le jardin. Je l'ai photographié avec des morceaux en moins. J'ai énormément de photos que j'ai du mal à jeter. Quand j'ai divorcé, la première chose que j'ai demandée à mes enfants, c'est de m'offrir un appareil photo.

Ma famille

Michel

Ma maman, d'une famille de huit, était anglaise, juive d'origine ukrainienne. Son père était orphelin. Et mon père était le fils d'un ambassadeur de Belgique en Angleterre dans les années 30 et d'une Américaine.

Mon père a rencontré ma mère à Londres pendant la guerre. Il souhaitait écrire et, en fait, il n'a pas travaillé. On vivait, très modestement, sur le revenu de trois petits appartements. Très littéraire, il m'a transmis une solide culture de base. J'aurais aimé le rencontrer comme ami et pas comme père. Tout le monde l'aimait bien. Mais, en tant qu'enfant, ce n'était pas évident. En dehors de la famille, il pouvait être très drôle. Il avait une facilité de contact. Avec moi, il était culpabilisant et culpabilisé. Il était très gauche et mal dans sa peau. Il ne savait pas assumer son rôle de père. Il n'a pas eu de modèle non plus. Ma mère, quant à elle, savait écouter. Elle m'a transmis une foi, une spiritualité. Je sentais son affection, je pouvais lui parler, elle m'a aidé dans mes choix.

Mes parents formaient un couple atypique. Je ne les ai jamais vus s'exprimer leurs sentiments. Ma mère était quelqu'un d'assez écrasé, elle vivait sous la coupe de mon père. Elle était belle, mon père était fier de sortir avec elle, mais il attendait d'elle de rester discrète, de ne pas trop parler en public.

Aïcha

Je suis née en Sierra Leone. Ma grand-mère maternelle a eu 7 enfants et on vivait tous avec elle, sauf mon père qui habitait en Guinée, car il avait une autre femme là-bas. Il faisait seulement des allers-retours une fois par an. Ma grand-mère maternelle était commerçante, elle avait un restaurant connu dans tout le pays. Ma mère est devenue aussi commerçante. Elle vendait des assiettes, des verres, toutes sortes de vaisselles. C'est ma grand-mère qui m'a appris à faire du commerce. Elle m'a appris beaucoup de choses sur le métier. Quand les gens me voyaient derrière la caisse, ils disaient à ma grand-mère : « Mais ils vont la voler ! ». Et ma grand-mère répondait toujours : « J'ai confiance en elle ». J'avais le sens du commerce. Mon grand-père m'a toujours félicitée parce que j'étais meilleure que les garçons.

Ensuite, la guerre est arrivée. Une nuit, les rebelles ont attaqué notre pays. Ma grand-mère a ramassé ce qu'elle pouvait et nous sommes partis vers la frontière. Ce matin-là, nous avons quitté le pays et nous sommes allés rejoindre mon père en Guinée. Nous avons tout perdu, on n'avait plus rien. C'était dur. En Guinée, ma mère a relancé un commerce de vaisselle.

Il y a des choses dont nos parents ne nous parlent pas. Il y a des choses qui ne se racontent pas. Il y a des sujets tabous. Et quand un adulte parle, on l'écoute, on ne peut pas parler et poser des questions. Dans ma famille, il y a aussi peu de temps pour communiquer.

Marie

Je garde un bon souvenir de ma grand-mère paternelle, car elle aimait rire et nous faisait rire. Elle était la dernière d'une famille bourgeoise de douze enfants. Une fois mariée, elle est partie vivre au Maroc avec son mari lorsqu'il a été nommé juge. Ils ont vécu à Marrakech. Mon grand-père est décédé juste après leur retour en France. Elle s'est installée en Normandie et je la voyais pendant les vacances.

Ma grand-mère nous invitait souvent, ses plus grands petits-enfants, pour un repas ou pour passer l'après-midi. Elle nous gâtait. On regardait les albums photos de la famille, ça nous amusait de voir comment ils étaient habillés à l'époque. On riait énormément. On écoutait des chansons, on écoutait ses histoires. Parfois, on allait au cinéma, mais elle n'aimait pas quand il y avait une scène de baiser entre un homme et une femme. Elle nous disait : « Ne dites pas à vos parents ce que vous avez vu ! ».

À ce moment-là, je ne me rendais pas compte des problèmes qu'elle avait eus quand elle était jeune. Son enfance n'a pas été facile, pas d'un point de vue matériel, mais sa mère était dépressive. Ma grand-mère a eu 7 enfants, elle n'a pas été une mère très juste avec ses filles, elle préférait les garçons. Ses filles l'ont raconté plus tard. Quand elle est partie au Maroc, elle a été déracinée et elle a été très courageuse. Je n'ai su tout cela qu'après sa mort. Elle reste un mystère pour moi, mais elle a été une grand-mère formidable. Elle redevenait une gamine avec nous. Je l'aimais beaucoup.

Serge

Mon grand-père paternel était agriculteur, il était fermier. Je n'ai pas connu ma grand-mère paternelle, car elle est décédée lorsque mon père avait 4 ans. Mes grands-parents étaient sévères avec leurs enfants, mais pas avec leurs petits-enfants. Quand on allait chez eux, on pouvait tout faire. Mes parents pensaient que quand on allait là-bas, ils allaient nous serrer la vis. Mais non, ils nous laissaient faire ce qu'on voulait.

Ma grand-mère maternelle était flamande. Mon grand-père maternel était wallon. Ils travaillaient tous les 2 dans la chaussure, mon grand-père dans une entreprise de fabrication et ma grand-mère comme vendeuse. Ils se sont mariés et ont travaillé ensemble, à Bruxelles. Leur entreprise fonctionnait bien. Ils ont eu un enfant : ma mère.

Pour parler la première fois à ma mère, mon père a fait semblant de casser sa chaîne de vélo au moment où ma mère passait. Mes grands-parents maternels n'étaient pas d'accord que leur fille se marie avec un fermier. La seule condition, c'était qu'il fasse des études d'orthopédiste pour apprendre un peu le métier de la chaussure. C'est comme ça qu'il a été accepté dans la famille.

C'était un mariage triste, car mon grand-père était mourant. C'était un grand fumeur, depuis ses 4 ans, car des employés de son père s'étaient amusés à le faire fumer en cachette depuis tout petit. Il est décédé à 52 ans d'un cancer. À 11 ans, j'ai retrouvé par hasard la boîte de cigares et cigarettes que mon grand-père cachait dans la remise de l'atelier de mes parents. J'ai appris à fumer avec les cigarettes de mon grand-père.

Aujourd'hui, il ne reste plus rien de l'entreprise familiale. La cave de la maison est remplie de formes de pied en bois. À l'époque, ces formes étaient recouvertes en cuir. Je pense qu'il y en a une centaine. Mais cela n'intéresse plus personne.

Sanae

Quand j'étais petite, j'allais chaque samedi à la campagne chez ma grand-mère maternelle. On allait tous ensemble, moi, ma famille, mes cousins et mes cousines. Nous y allions en car et le trajet durait trente minutes. On passait la journée ou le week-end là-bas. On mangeait

bien chez elle. Je jouais beaucoup avec la fille de ma tante, on fabriquait des jeux nous-mêmes, par exemple des poupées en bois.

Ma grand-mère paternelle était plutôt maniaque. Elle habitait en ville. Chez elle on ne pouvait pas jouer.

Aujourd'hui, elles sont toutes les deux très âgées.

Au Maroc, j'étais très heureuse, je m'amusais beaucoup. Chez mon père, je vivais comme une princesse. Mon pays me manque. Là-bas, je sortais beaucoup plus et je faisais plus de choses.

Je suis venue en Belgique à 15 ans, je suis arrivée avec un visa touriste. Mes parents sont repartis, je suis restée et j'ai grandi ici. Je suis restée deux ans en France chez ma tante, je me suis occupée de son mari diabétique et de beaucoup d'autres choses. J'étais comme une fille au pair.

Lidia

Mon père était quelqu'un de très doux. J'étais sa préférée. Il avait un atelier de tailleur dans lequel uniquement des hommes travaillaient. Ma mère ne pouvait pas travailler avec eux, mais moi, j'étais admise, car j'étais la fille du patron.

Aujourd'hui je me dis que mon père, pour un sicilien, était quelqu'un de très évolué, très moderne, car il disait que sa fille devait faire des études. Ce n'était pas dans la mentalité sicilienne, à l'époque. Mon père a été très présent, il s'occupait de l'éducation des enfants, prenait des décisions pour l'école. Non pas pour être chef mais parce que ma mère avait décidé d'être une femme qui suit. Elle pensait que c'était son rôle de rejoindre son mari dans tout.

À mes 12-13 ans, ma mère a été longtemps malade, elle a dû être hospitalisée. On n'a pas eu d'aide-ménagère de l'État français, car il y avait une fille à la maison. Je suis en colère contre la France pour cela. Quand ma mère est sortie de l'hôpital, elle voulait que je continue à faire tout toute seule, alors que moi j'avais appris à mes frères à m'aider dans les tâches ménagères. J'ai dû me battre contre cela.

À un moment donné de ma scolarité, j'ai dit à mon père que je voulais arrêter l'école. Il m'a donné son accord à condition de terminer mon année scolaire. Pendant les grandes vacances, il m'a fait travailler un mois dans un bureau. Ensuite, il m'a dit : « Tu continues ? », j'ai répondu : « Non, je reprends l'école ».

Aïssatou

Je n'ai pas connu mes grands-parents. J'ai posé des questions à leur sujet à ma mère. Elle m'a dit que tout le monde était décédé.

Un jour, en nettoyant la maison, j'ai trouvé une photo et ma mère m'a dit que c'était sa mère. Je me suis dit : « Ce n'est pas vrai, elle est blanche ». Elle avait la peau brun clair, elle était jolie. Elle avait de longs cheveux lisses.

J'ai demandé à ma mère de me raconter son histoire. Elle m'a répondu : « Toi, tu parles trop, les enfants ne parlent pas comme ça ». J'ai pris mon courage pour lui demander de me raconter, je voulais savoir. Je voyais mes voisins jouer avec leurs grands-parents. Je les voyais rire, courir, se chatouiller. J'ai ressenti un manque.

Finalement, ma mère m'a raconté. Mon grand-père était intelligent, mais dans le village, on n'aimait pas les gens intelligents. Les villageois craignaient qu'ils prennent le pouvoir et qu'ils dirigent tout le village. Alors, à la mort de ses parents, mon grand-père a changé de village. Il est parti dans un autre village où les gens ont la peau claire. Il a rencontré ma grand-mère et s'est marié avec elle.

Patricia

Mon grand-père paternel était chanteur à l'opéra de Prague. C'était un homme à femmes. Mes parents venaient de deux familles nobles. Mon père était un intellectuel, ingénieur chimiste, un chef, un patriarche. Ma mère avait fait des études de droit, elle était plus douce dans ses relations. J'ai un grand frère explorateur et une petite sœur. Je suis celle du milieu, la place la plus difficile.

Un souvenir marquant ? J'ai un souvenir malheureux à mes six ans. Mon père avait un cancer du cerveau. Et il faisait beaucoup la navette entre Bruxelles et le Congo pour se soigner. Je suis restée au Congo et suis passée dans beaucoup de familles d'accueil. Un jour, la Croix-Rouge est venue nous chercher pour rentrer en Belgique. Mon père est vite décédé. Cela a été une expérience traumatisante, je n'ai pas pu aller à son enterrement, la famille a voulu me protéger. Je n'ai pris conscience de sa mort que deux ans après. En rue, je courais après chaque homme pour voir si c'était mon père.

J'ai été élevée par une maman qui jouait les deux rôles. Elle était très dure surtout avec les filles. Elle préférait mon frère. Il m'a fallu trouver ma place dans ma famille, dans la société. Ma mère me responsabilisait beaucoup, je devais m'occuper de ma sœur qui n'étudiait pas bien et de mon frère qui devait avoir ses chemises toutes prêtes. Je suis guérie de tout ça à présent.

Latifa

Lorsqu'on a déménagé en ville, à Tanger, ce n'était pas facile pour mon père, car il n'avait pas de travail fixe. Mes trois frères ont commencé à travailler pour l'aider financièrement. L'aîné a trouvé du travail dans un hôtel. Le deuxième était cuisinier dans un restaurant, puis il est devenu chef.

Le cadet n'a pas trouvé de travail fixe, il faisait de petits boulots comme jardinier, dans le nettoyage. Puis, il a trouvé un travail de serveur dans un bar. Il a commencé à traîner avec les autres serveurs, à fumer, à se droguer. Son comportement a changé, il devenait nerveux, il dormait peu et criait sur ma mère.

Un jour, mon père l'a emmené chez le médecin. Ils lui ont fait un scanner et ils ont vu un point noir dans le cerveau. D'après le médecin, c'était la drogue qui lui avait ça. Il a dit à mon père de le garder à la maison avec un traitement pour le sevrage. Cela a duré deux mois. C'était dur pour nous tous.

Après cela, il a retrouvé sa liberté. Il allait mieux. Mais après un an, il est retourné vers la drogue. Il a repris le même travail, les mêmes fréquentations. C'était pire que la première fois. Mon père est retourné chez le médecin. Cette fois-là, mon frère a été hospitalisé pendant six mois. Le médecin a proposé à mon père d'essayer un nouveau traitement. Il s'agissait d'une piqure efficace pour « guérir » le point noir. Mon père n'a pas compris, il a accepté.

Mon frère est décédé à la suite de cette piqure. Il avait 18 ans. C'était sûrement une faute médicale, mais mon père n'a pas fait de procès, car il n'avait pas les moyens. On n'a jamais su ce que c'était cette piqure. Pour ma mère, cela a été un choc, mais elle ne parlait pas. Elle a été patiente, elle a su garder sa douleur en elle. Mon père l'a mal vécu, il a culpabilisé, car il avait pris cette décision, cette responsabilité.

Encore aujourd'hui au Maroc, si tu n'as pas les moyens pour te défendre face à une faute médicale, tu perds d'avance.

Être femme - être homme

Aïcha

À 9 ans, je suis tombée amoureuse d'un garçon dont le père était très riche. Mais ça ne rentrait pas dans la balance, car pour moi, le plus important, c'est qu'il était beau. Comme nos parents se connaissaient, j'avais l'occasion d'aller chez lui. J'inventais toujours un prétexte pour pouvoir aller le voir. Sa maman et sa famille m'appréciaient beaucoup, car j'étais très sociable.

Un jour, je suis allée parler à sa sœur pour lui demander si nous pouvions organiser une fête pour le 31 décembre. Nous avons cotisé et organisé le tout. Ce soir-là, il portait un pantalon noir et un beau tee-shirt rouge Lacoste. Moi, je portais une robe traditionnelle et quand je l'ai vu, j'ai couru chez moi me maquiller et mettre une robe beaucoup plus moderne. Il m'a invitée à danser, on a discuté et il m'a raccompagnée chez moi.

Aujourd'hui, il vit en France, je ne pense plus à lui, c'était un amour de jeunesse.

Je me demande si les hommes font vraiment attention à leurs femmes, à leur fatigue physique et mentale, à leur épanouissement, à leur bien-être. Est-ce qu'ils se rendent compte de tout le travail qu'une femme fait à la maison et à l'extérieur ? Est-ce qu'ils se sentent concernés ?

Marie

Je viens d'une famille catholique traditionnelle et, globalement, j'ai bien vécu comme femme. Je n'ai pas vraiment ressenti de discrimination entre les filles et les garçons, mais il y avait quand même des différences. Par exemple, les filles lavaient tous les jours la vaisselle alors que les garçons sortaient juste les poubelles, une fois par semaine ! Cela n'a posé aucun problème à mes parents que je veuille faire des études supérieures.

J'ai été influencée par la vie de notre famille et j'ai moi aussi voulu fonder une famille, mais pas aussi nombreuse que la mienne. J'ai rencontré mon mari belge lors d'un voyage et, une fois installée en Belgique, j'ai travaillé pendant 2 ans. Ensuite, on s'est mis d'accord pour que je reste à la maison m'occuper des enfants, car il avait un travail stable. C'est un choix qu'on a fait ensemble.

Au bout de quelques années, il a commencé à beaucoup voyager pour son travail et je l'ai moins bien vécu. J'ai voulu reprendre des études. Mon mari m'a soutenue et aidée. J'ai travaillé ensuite, en tant que salariée, dans un centre social.

Une fois que nous étions tous les deux retraités, je me suis sentie devenir de plus en plus « féministe ». Mon mari et moi partageons davantage les tâches aujourd'hui, il s'occupe plus des repas et il m'aide plus dans certaines tâches ménagères.

Serge

Je suis allé dans une école mixte jusqu'en 2e primaire. C'est là que j'ai connu mon premier amour. Elle s'appelait Josiane. J'avais 6 ans, je n'ai jamais osé le lui dire. Un soir, j'ai décidé de me coucher avant l'heure. Je voulais rêver de Josiane et je l'ai dit à ma mère qui l'a rapporté à la religieuse qui s'occupait de nous à l'école. Le lendemain, elle a dit devant tout le monde : « Alors Serge, tu vas te coucher plus tôt pour rêver de Josiane ? ». J'étais gêné, rouge de honte !

Après cela, je suis allé dans une école de garçons. Un jour, le professeur m'a interrogé sur un problème de mathématiques, mais je ne savais pas répondre. Il s'est approché alors de moi avec son mètre. Je me suis enfui et il s'est mis à courir après moi. Je me suis retourné et j'ai reçu le mètre dans le nez, je saignais beaucoup. Pendant 3 mois, après cela, chaque fois qu'on me punissait, je saignais du nez.

À 7 ans, mes parents m'ont fait connaître « les secrets des grands ». Ils m'ont appris que Saint-Nicolas n'existait pas et que les enfants ne naissaient pas dans les choux. Ils m'ont expliqué avec un livre comment on faisait des enfants. On disait qu'il fallait mettre le sifflet dans la prune de la fille.

Vers 11 ans, en 6e primaire, on a eu un cours de religion. Il y avait un chapitre sur la pureté. On nous expliquait que c'était un péché mortel que de faire l'acte de mariage sans être marié. J'ai demandé ce que c'était, mais j'ai été puni, car le professeur pensait que je faisais semblant de ne pas savoir.

Mes parents tenaient à la pureté et la virginité, c'était très important pour eux. Mon père disait toujours qu'une fille qui n'est plus vierge, c'est comme un œuf dont il ne reste que la coquille. On mettait en garde les garçons, de ne pas écrire de lettre d'amour à une fille, car si celle-ci tombait enceinte, elle pourrait dire que c'est le garçon qui l'avait mise enceinte même si ce n'était pas lui. On devait se méfier des filles.

Je n'ai rencontré des filles que quand je suis entré à l'école sociale. J'avais 17 ans. J'étais avec une majorité de filles, j'étais complètement déphasé. Je n'osais pas les aborder et je ne savais pas comment me comporter avec elles. J'ai offert beaucoup de cafés pour discuter avec les filles.

Je trouve que la sexualité est mieux expliquée aujourd'hui. Quand j'étais adolescent, on manquait d'images pour comprendre. On allait aux Pays-Bas pour se procurer des magazines pornos. Aujourd'hui, il y a plus de communication sur le sujet.

Sanae

J'ai rencontré mon premier amour à l'âge de 19 ans. J'étais retournée au Maroc en été pour les vacances. Un jour, je suis sortie avec ma mère faire les boutiques, on est entré dans un magasin de sport et il travaillait là. Il m'a reconnue, car on était voisins d'enfance.

Après les vacances, il m'a recontactée via les réseaux sociaux. Nous avons communiqué par message pendant 6 mois. L'été suivant, je l'ai revu, on s'est fréquenté pendant encore 6 mois. Mais ma tante s'en est mêlée, elle a tout fait pour nous séparer. Elle me disait qu'il voulait se marier avec moi juste pour avoir les papiers, qu'il allait profiter de moi et qu'il n'avait pas d'argent. Elle se moquait de moi en me disant que j'étais de trop petite de taille et lui trop grand pour moi. Elle en a parlé à mon père qui a changé d'attitude envers moi. J'en ai eu assez de tout ça et j'ai arrêté notre relation. J'étais très triste.

J'ai appris plus tard qu'il s'était marié et qu'il avait 2 enfants. Aujourd'hui encore, quand il passe dans ma rue au Maroc, il lève les yeux pour regarder si je suis à la fenêtre. Je regrette cet amour, je pense encore à lui. Je ne l'oublierai jamais. Il est toujours dans mon cœur.

Plus jeune, j'ai toujours cherché un homme comme mon père. Mes parents s'entendaient très bien. Mon père était tellement attentionné avec ma maman, il lui offrait des cadeaux. Il était accueillant et joyeux. Mes parents nous ont éduqués, frères et sœurs de la même manière.

Je me suis mariée à mon tour. On m'a présenté mon mari sur une photo. On s'est fréquenté 6 mois et puis on s'est marié en avril 2015. J'ai eu un enfant en 2016. Et je l'ai quitté en 2017. J'ai beaucoup souffert avec lui, c'était un manipulateur.

Lidia

À la puberté, la situation a changé pour moi, j'étais devenue une « jeune fille ». Ma mère a été hospitalisée et j'ai dû m'occuper de la famille, de mes 2 frères. En journée, j'étais la chef, car mon père rendait visite à ma mère à l'hôpital et moi je gérais la maison. Il m'est arrivé d'oublier mon petit frère à l'école...

J'ai voulu quitter ma famille, car j'en avais assez d'être la chef. Mon père m'a proposé d'aller à Florence. Mais j'ai voulu aller en Grande-Bretagne. Et je suis partie comme fille au pair en Écosse à 22 ans.

Dans l'avion, j'étais assise à côté d'un Allemand qui essayait de m'adresser la parole. Cela ne m'intéressait pas, car j'avais déjà un copain en France. À l'aéroport, à Londres, je me suis retrouvée à la douane en difficulté face à des policiers, car je n'avais pas rempli ma fiche administrative. Le jeune homme allemand est revenu vers moi pour m'aider. Je l'ai aidé ensuite, à mon tour, à passer une bouteille d'alcool.

À la sortie de l'aéroport, à Londres, l'amie qui devait m'attendre n'est pas venue me récupérer. J'étais sans argent, sans contact et je ne parlais pas très bien anglais. Le jeune Allemand a proposé de m'acheter un billet et d'aller en colocation chez lui et j'ai accepté. On a pris le train ensemble et plus tard il est devenu mon mari.

On a vécu ensemble pendant 40 ans en Allemagne. On s'est séparés. C'était un pervers narcissique. En public il disait que j'étais une femme formidable, pour se valoriser, mais à la maison il me diminuait. Aujourd'hui, il est décédé.

Aïssatou

Quand je suis arrivée à l'âge de me marier, mon père ne me laissait pas sortir de peur que je parle et que je rencontre des garçons. Ma mère attendait alors que mon père s'endorme dans sa chambre et elle m'aidait à sortir en cachette. Je mettais toutes mes affaires dans mon sac et je partais. Un soir, j'ai été invitée à un mariage et, lors de cette soirée, j'ai rencontré un homme dont je suis tombée amoureuse. Il a voulu m'épouser. Il est venu se présenter à mon père. Mais mon père a refusé, car il n'était pas originaire du même village que nous.

Ce jour-là, mon père m'a dit : « Tu veux te marier ? Eh bien, je vais te donner un mari ! ». Je voulais choisir moi-même, mais il a refusé. C'est lui qui m'a imposé mon époux. Ça a été un mariage forcé. Je n'ai pas eu le choix. Je n'ai pas discuté. Enfant, mon mari a été élevé par mon père. Donc, même dans notre relation de mariage, mon père a été très présent.

J'ai décidé que je ne commettrais pas la même erreur avec mes enfants. J'ai une fille de 19 ans et je lui laisse faire ses choix pour sa vie. Je communique beaucoup avec mes enfants. Je trouve que les mères aiment plus leurs enfants que les pères.

Patricia

J'ai éduqué mes enfants avec des traces de l'éducation que j'ai reçue de ma maman. Elle nous a inculqué la loyauté, l'obéissance et la tendresse. Et moi j'y ai rajouté le dialogue, l'ambition, le courage et la ténacité. J'ai appris à ma fille à être indépendante.

En ce qui concerne les choses de l'amour, on n'en parlait pas. Pour les garçons, on disait : « Le coq est lâché, les poules n'ont qu'à faire attention. ». Pour les filles, on disait « N'embrasse jamais un garçon, tu vas finir enceinte ! ».

À 16 ans, je suis tombée amoureuse du copain de mon frère. On ne faisait que se tenir la main. Mais un jour, il a voulu me montrer comment on embrassait et j'ai dit non. À l'époque, c'était un sujet tabou, un homme + une femme = un bébé. On nous disait de ne pas embrasser un garçon pour ne pas nous embarquer vers un péché. J'ai appris les choses de l'amour dans « les livres interdits », j'arrivais à les trouver à la bibliothèque.

Lorsque j'ai été réglée pour la première fois, c'est mon frère qui m'a expliqué ce qui se passait.

J'ai toujours craint l'amour, de tomber amoureuse et des conséquences que cela pouvait avoir. Je craignais d'être une femme. Je voyais toujours ma mère sévère et travailleuse. Et par mon éducation, je devais être une femme parfaite. Je n'ai jamais arrêté de travailler.

Je suis féministe. Certains hommes pensent encore aujourd'hui que la femme doit être à la maison. Aujourd'hui, cela reste difficile de trouver sa place en tant que femme. Je pense que c'est aussi à la femme de modifier sa façon de voir les choses. Car l'homme ne changera que quand l'éducation des hommes changera.

Latifa

Je n'ai pas reçu la même éducation que mes frères. J'ai reçu une éducation où la fille est dans ce monde pour servir l'homme. J'ai vu mon père décider de tout à la maison. On devait attendre qu'il rentre pour lui demander si on pouvait sortir, si on pouvait faire ceci ou cela. On préférait quand mon père n'était pas là, car, quand il était là, c'était comme une prison.

On n'osait même pas regarder par la fenêtre. La présence de mon père nous faisait peur. Ma mère, quant à elle, ne parlait pas. Elle n'a jamais rien dit jusqu'à sa mort.

Mon mari aussi est comme ça. Mais j'ai voulu réagir en éduquant mes enfants de façon égale. J'ai été dure et cela a amené beaucoup de conflits avec mon mari qui voulait décider de tout, mais j'ai tenu bon. Cela a été un combat. Les enfants me voyaient comme une dictatrice, car je décidais de tout.

Aujourd'hui, mes enfants sont grands. Et je suis très contente de leur éducation. Ils comprennent à présent pourquoi j'ai été si dure. Récemment mon ainé m'a remerciée pour l'éducation qu'il avait eue. Il m'a dit, grâce à toi, on est bien.

La tradition est difficile à changer. Mon mari ne comprenait pas que je puisse penser d'une autre manière. Aujourd'hui, il est souvent au Maroc et je me sens mieux quand il n'est pas là. Il n'y a pas de complicité entre nous. Je ne suis pas d'accord avec le fait que les hommes puissent vivre et que nous, les femmes, nous soyons des esclaves.

Avant j'habitais à Saint-Gilles, près de la place Bethléem. C'était un quartier chaud avec beaucoup de délinquants, de drogue. J'interdisais à mes enfants de sortir, d'aller traîner sur la place. Heureusement, ils n'ont jamais eu de problème. Je suis fière que mes enfants éduquent si bien leurs enfants. Quand un père et une mère sont ensemble dans l'éducation, c'est une réussite pour l'enfant.

Michel

J'ai été amoureux pour la première fois à l'école primaire. J'avais 10 ans. Elle s'appelait Cathy, elle m'écrivait des poésies et m'avait fait un dessin d'une colombe. À l'époque, à l'école, on ne pouvait pas regarder les images dans le dictionnaire Larousse, car du côté des noms propres, il y avait des images de statues grecques nues.

Quand j'étais au collège Cardinal Mercier, nous avons eu des cours sur la reproduction avec notre professeur de sciences. Je me souviens qu'il était gêné de nous enseigner les choses de l'amour. Il transpirait et devenait tout rouge.

À 18 ans, j'ai eu une petite amie. Je me souviens d'une soirée que nous avons passée ensemble dans une voiture. On a parlé toute la nuit sans se toucher, c'était très romantique. À 21 ans, j'ai eu mon premier rapport sexuel avec une nymphomane. J'avais du mal à aller vers les filles, c'est plutôt elles qui venaient vers moi.

Je pense que les hommes et les femmes doivent avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. Aujourd'hui, je suis gêné des comportements masculins du passé, du pouvoir qu'ils avaient pour tout décider et diminuer la femme. En revanche, j'adore voir leur changement de comportement avec leurs enfants dans le tram, le bus. Ils les embrassent, ils sont tendres, c'est chouette à voir. La génération de mes parents n'osait pas montrer sa tendresse.

Le travail

Marie

À partir des années 2000, j'ai travaillé dans un centre de planning familial. Mon travail consistait à parler avec les jeunes d'amour et de sexualité. Quand cette occasion s'est présentée, j'ai voulu d'abord faire un essai, car je n'avais jamais imaginé faire ce métier. Cela m'a intéressée et j'y suis restée. C'était parfois stressant, car comme c'étaient des sujets intimes, je craignais de ne pas assez bien écouter ou orienter ces jeunes. Je parlais de leurs questions. Il y avait des questions fondamentales sur le sens de la vie, de la relation. Les jeunes étaient touchants, parfois provocants, mais je ne me suis pas trop mal débrouillée. Mon âge et mes cheveux blancs, arrivés rapidement, rassuraient peut-être et mettaient en confiance.

Je me souviens d'un jour où j'étais à l'accueil. Une jeune fille s'est présentée à moi et m'a posé des questions sur la contraception. Un jeune homme l'attendait dehors. Je lui ai proposé de le faire entrer. On a eu à trois une vraie discussion, j'ai pris du temps avec eux, je leur ai communiqué des informations sur le cycle féminin qu'ils connaissaient mal. Ils m'ont posé beaucoup de questions et ont manifesté tous les deux un grand intérêt. À la fin, ce jeune homme m'a remerciée : « À l'école je n'écoutais pas ces informations, car j'avais trop honte ». Cela m'a gratifiée, je me suis sentie utile. Ce jeune homme avait compris, suite à notre discussion, que choisir d'avoir des relations et penser à ce que cela implique (par exemple le choix d'une contraception) ne concerne pas seulement la femme, mais que c'est aussi la responsabilité de l'homme.

Lorsque j'étais jeune, je m'étais dit que je voulais aider les jeunes à découvrir leurs potentialités. Et j'ai essayé de le faire dans mon métier même si c'était dans un tout autre domaine que ce que je pensais au départ.

Serge

J'ai été gendarme puis policier. J'ai choisi ce travail pour échapper au service militaire.

En 1998, je me souviens de ma première affaire de mariage forcé. Je travaillais à l'époque dans le service spécialisé dans les plaintes et l'aide aux victimes. La victime était une jeune étudiante en 2e année de soins infirmiers, sa famille l'obligeait à se marier avec un Turc qui voulait s'installer en Belgique. La jeune fille était prête à accepter le mariage comme un mariage blanc, mais pas comme un vrai mariage. Elle a été kidnappée et violée par la famille du garçon. Finalement, la fille a fui et s'est rendue à la police pour porter plainte. J'ai arrêté le mari et l'ai auditionné pendant plusieurs heures. La jeune fille a fini par quitter sa famille et le mari a été condamné à 4 ans de prison, et 10 ans de renvoi en Turquie avec 1 avis de recherche, car il avait fui entretemps.

Avec le temps, les procédures ont changé et évolué, mais beaucoup de policiers ne sont pas formés à cela. Maintenant, le mariage forcé est condamné par la loi, ce qui permet à la police d'intervenir.

Sanae

Ma mère n'a jamais travaillé, elle s'est toujours occupée de nous.

Mon père travaillait au consulat, il signait les passeports. Il aimait beaucoup son travail. Il m'arrivait d'aller le voir, je le trouvais parfois stressé. Je suis fière de mon père. Aujourd'hui, il est retraité et il s'occupe de ses parents, au Maroc.

J'ai suivi des cours à l'école de couture à Schaerbeek, mais je n'ai pas terminé mes études. J'aimerais reprendre une formation d'auxiliaire en enfance pour pouvoir travailler dans une crèche. Je ne veux pas rester sans rien faire. Je veux travailler pour mon fils.

Lidia

En arrivant en Allemagne, j'étais encore étudiante et je ne voulais pas de soutien financier de mes parents. Je souhaitais donner des cours de langues : de français, d'italien et d'anglais. Je suis allée voir différentes écoles privées et j'ai reçu un appel d'un directeur pour des cours particuliers d'allemand. Je devais donner des cours d'allemand à un homme plus jeune que moi. C'était difficile, car mon allemand était basique et scolaire. Je n'ai donc pas poursuivi longtemps.

Ensuite, j'ai travaillé dans plusieurs organisations. J'ai enseigné le français à l'université, à des étudiants allemands qui devaient passer des examens en langue. Parfois, avant de commencer un nouveau cours avec un groupe de gens que je ne connaissais pas, je perdais ma voix quelques heures avant le début du cours ou je faisais des cauchemars la veille. Par exemple, j'arrivais dans un bâtiment où je ne retrouvais pas la salle où je devais me rendre, ni quelle langue je devais enseigner.

J'étais très mal payée, à l'heure et sans protection sociale. Je travaillais deux heures et j'étais payée seulement pour les deux heures. L'établissement ne comptait pas les heures de préparation et le trajet. Je perdais toujours du poids pendant l'année scolaire ; le soir, je ne prenais quasi jamais de repas, car je travaillais jusqu'à 21 h. Et je courais tellement d'un cours à l'autre que je ne sentais pas la faim.

Pendant les 2 mois de vacances d'été, à Noël et à Pâques, je ne travaillais pas et donc je n'étais pas payée. Mais j'avais une compensation « humaine », j'appréciais beaucoup le bon rapport que j'avais avec les gens, je connaissais leur famille. C'était gratifiant. Et c'est ce qui m'a permis de continuer. Je n'ai pas de regret.

Patricia

J'ai étudié le stylisme à la Cambre et ma première expérience professionnelle a été de travailler chez Pierre Cardin à Paris pendant 8 ans. J'ai beaucoup apprécié cette expérience, j'ai beaucoup appris de mes patrons et de ma clientèle. J'ai appris à avoir de l'estime pour moi et de la valeur. Un jour, mon patron m'a dit : « Tu peux défiler avec ce que tu as créé » ! Mon premier salaire, je l'ai offert à ma famille. Je leur ramenaient des cadeaux de Paris. Je défilais entre Paris, New York et l'Allemagne.

Je n'ai pas voulu avoir des enfants tout de suite pour pouvoir travailler. Ensuite quand je suis devenue mère, je me suis retrouvée avec le plus beau métier du monde sur les bras. J'ai dû arrêter de travailler, ce n'était pas évident, car je n'avais pas de salaire et mon mari était difficile. J'ai vécu cette première année comme si j'étais dans une prison, je n'étais pas heureuse.

J'ai rencontré ensuite un prêtre et j'ai travaillé bénévolement dans une boutique de 2e main, je décorais les vitrines. Puis, je me suis proposée comme catéchiste pour la préparation des communions. Ensuite j'ai fait un bénévolat comme bibliothécaire.

Après cela, j'ai commencé à créer des bijoux, j'ai été engagée dans un magasin et j'ai repris mon indépendance financière. Par la suite, j'ai travaillé à Forest National, comme cheffe habilleuse. J'ai habillé Patricia Kaas, Michel Sardou, Johnny Hallyday... Mon mari était jaloux, il n'a pas accepté. J'ai aussi été figurante dans des films au cinéma. Cela m'arrive encore parfois.

Latifa

Je n'ai jamais travaillé en Belgique.

À l'époque au Maroc, la vie pour les pauvres était plus difficile, surtout pour l'école. Le matin, il arrivait qu'on aille à l'école sous la pluie et dans le froid et quand on arrivait en classe, le professeur n'était pas là, il n'avait pas prévenu. Cela arrivait souvent et à 10 ans j'ai arrêté l'école.

Dans mon quartier, il y avait deux sœurs qui donnaient des cours de couture. Ces cours étaient payants, mais comme mes parents n'avaient pas d'argent, je faisais le ménage tous les matins chez ces dames. J'arrivais à 9 h, je faisais le ménage, le linge, je nettoyait la terrasse juste avant le cours qui commençait à 10 h. J'ai ainsi appris à faire de la broderie, des caftans, pendant deux ans.

J'ai voulu trouver du travail après ma formation, mais c'était difficile, car, à cette époque, les femmes ne travaillaient pas encore. J'ai alors travaillé chez une voisine couturière. J'y allais de 9 h à 20 h, c'étaient de longues journées et j'étais payée 3€ la semaine. J'avais 12 ans et à l'époque, le travail des enfants était autorisé. Mon premier salaire, je l'ai donné à mon père

et ma mère s'est fâchée sur moi, car elle en avait aussi besoin. J'ai travaillé chez cette voisine jusqu'à mes 16 ans, ensuite je me suis mariée.

Aujourd'hui, je ne fais plus de couture, car mes yeux sont fatigués.

Michel

J'ai eu une carrière très variée, après avoir obtenu un diplôme de technicien en électronique. J'aurais voulu faire des études supérieures de recherche fondamentale ou en astrophysique, mais mes parents n'en avaient pas les moyens.

Mon premier job a été chauffeur-livreur en produits optiques. Fin 1977, je suis devenu éducateur dans un centre pour handicapés mentaux, La Clairière. J'ai été engagé comme responsable de l'atelier de menuiserie. C'était une expérience positive, j'ai appris beaucoup au contact des handicapés.

En plus de dépannages électriques et radio-TV, que j'ai toujours faits, je suis devenu indépendant et j'ai fait quasi tous les travaux de bâtiment : menuiserie, plomberie, électricité, béton, salle de bain, cuisine, antennes.

Dans les années 90, ayant construit un chalet au fond du jardin, pendant les périodes de congé, j'y faisais des animations-découvertes pour des enfants de 10 à 15 ans. Je leur enseignais, avec plein d'exemples pratiques, des notions de base sur le temps, l'espace, le son, la lumière, l'électricité, l'énergie, la radio. J'ai adoré transmettre ces connaissances de physique, c'était valorisant pour moi. Certains m'ont confié, par la suite, en avoir tiré beaucoup de profit.

Quand je suis allé vivre en Angleterre, j'ai enseigné le français à des petits groupes de seniors. Les cours se donnaient à domicile, on allait les uns chez les autres. La première heure, on suivait le programme d'un livre et la 2^e heure, on travaillait sur un thème que j'avais préparé : un lieu, un personnage, un événement. J'ai beaucoup apprécié le côté humain de ces rencontres, mais ce n'était pas assez rentable.

Dans ma vie professionnelle, j'ai toujours eu besoin d'être indépendant, de faire les choses à ma manière.

Entre ici et là-bas

Serge

Je me suis marié avec une Marocaine musulmane en 1999. Je l'ai rencontrée par le biais de la sœur de ma femme de ménage avec qui j'étais très liée. Quand je l'ai connue, elle était en Belgique depuis un an, en situation irrégulière et elle était prête à faire un mariage blanc. Ça a été un mariage réussi. Ma famille a accepté sans problème. Sa famille a été très accueillante et très tolérante. La moitié de sa famille est constituée de mariages mixtes. Les premiers ont dû batailler pour le mariage mixte, mais après cela n'a plus posé de soucis.

La différence de culture n'a pas tous les jours été facile à vivre. On se respecte, on se fait confiance et on arrive à passer au-dessus des différences. Au début, il y a eu des différences de mentalité, mais j'ai appris à découvrir la religion et la culture. Par exemple : la fête du sacrifice, le fait que les femmes ne fument pas devant les grands frères. Certains diront que c'est de l'hypocrisie, mais j'ai compris que c'était une question de respect. Comme le fait de boire en cachette. Pour notre mariage, on a voulu prendre le bon des deux cultures. On avait préparé une petite pièce pour les personnes qui voulaient fumer discrètement, et des verres opaques pour qu'on ne puisse pas voir qui buvait de l'alcool. Personne n'était dupe, mais cela sauvait les apparences.

En 2001, notre fille est née et la question de l'éducation s'est posée. Comment faire pour garder nos 2 cultures ? Ma femme était d'avis que nous devions rester cohérents devant elle. Pour moi, par contre, il fallait que notre fille sache que nous avons des avis différents et lui en expliquer les raisons. C'était alors à elle de choisir et de concilier nos points de vue. Nous avons adopté cette manière de faire et cela s'est très bien passé.

Lidia

Je suis née en Sicile et suis arrivée à Paris à 8 ans avec mes parents. J'ai commencé l'école en France. Cela a été facile d'apprendre la langue, car ma mère parlait déjà français. Je me suis bien adaptée à la culture française. Cela a été un enrichissement pour moi d'être confrontée à deux cultures différentes. Je regarde les choses avec distance.

Plus tard à l'école, j'ai voulu changer d'orientation et aller vers les langues. C'est pour cela que je suis partie en Angleterre comme fille au pair. J'y suis restée 2 ans et j'ai rencontré mon mari, un Allemand. Je l'ai suivi dans son pays. L'allemand que j'avais appris à l'école était différent de celui qu'on parlait vraiment en ville. Il m'a fallu un an pour apprendre à m'exprimer dans cette langue et après 2 ans, je parlais couramment l'allemand.

Ce qui a été formidable pour moi, c'est que j'avais une culture italienne enrichie par la culture française, anglaise et allemande. Mais tout ça fait quelqu'un qui n'a plus de racines. Je suis qui ? C'est une richesse, mais aussi parfois une souffrance. Je suis contente d'être en

Belgique, c'est ailleurs et multiculturel. Je ne me suis jamais sentie rejetée, au contraire. J'habite Saint-Josse et je me sens bien dans mon quartier. J'ai gardé de belles amitiés en Allemagne. Les Allemands peuvent être froids au départ, mais quand ils te donnent leur amitié, ils sont fidèles. J'aime les particularités de la langue belge.

Aïssatou

Je suis en Belgique depuis 2018. Je suis arrivée un matin avec Binta, ma fille de 3 ans et une valise. Cela a été très difficile, car je ne parlais pas la langue. Un ami de mon mari m'a accompagnée à l'Office des étrangers. Ils m'ont donné un document avec l'adresse d'un centre en Flandre en attendant une convocation. J'ai dû y aller seule. Je ne savais ni lire ni parler et je ne comprenais pas ce qu'on me disait. La poignée de ma valise s'est cassée, je l'ai portée sur ma tête, les gens me regardaient. J'ai fini par trouver le centre avec l'aide de personnes croisées dans la rue. J'y suis restée 5 mois. Cela a été dur. J'étais fatiguée, je pleurais tout le temps, car je pensais à mes autres enfants restés en Guinée.

Ensuite, j'ai été envoyée dans une maison sociale à Bruxelles. Par la suite, je suis arrivée à Schaerbeek. Je me suis inscrite pour suivre des cours de français. Aujourd'hui, ça va mieux. Je n'ai pas la même vie que celle que j'avais en Guinée. Je pense souvent à ma mère, elle me manque. J'ai demandé un regroupement familial et aujourd'hui, mon mari et mes 4 enfants m'ont rejointe.

Patricia

Je suis née au Congo, j'ai connu un entourage accueillant et je me suis sentie dans ce pays comme si c'était le mien. Je vivais parmi et avec les Congolais, j'allais jouer dans des huttes avec les enfants de nos voisins, j'ai mangé des insectes. À cette époque, on ne parlait pas beaucoup le français à la maison, car mes parents voulaient que nous parlions notre langue maternelle à la maison.

Quand je suis venue en Belgique en 1969, ma mère m'a inscrite au Sacré-Cœur de Lindhout. Et là, j'ai ressenti de la discrimination, car je roulais les r et j'étais tchécoslovaque. J'en ai souffert jusqu'à mes 16 ans et j'ai dû prendre des cours de diction. Après en tant qu'adolescente, j'ai fait « la révolution » et je me suis affirmée.

Quand je retourne en Tchécoslovaquie, je me sens chez moi, je me sens Slave, c'est viscéral, ma langue revient. Je me sens accueillie autrement qu'en Belgique. Les Belges n'ont pas été accueillants, ils ont été froids. Quand je suis arrivée, j'étais réfugiée politique et ma mère ne voulait pas que je parle tchèque, car elle disait que les Russes viendraient nous rechercher (ma mère avait fui le communisme).

La Belgique est un beau pays, mais je ne me sens pas à ma place. Mon enfant intérieur n'est pas belge, même si je le suis sur papier. J'ai toujours eu une peur d'être mal accueillie ou mal

perçue parmi les étrangers de Belgique. J'ai des peurs ancrées dans mon enfance. De plus j'ai été agressée deux fois par des personnes étrangères. Une des raisons pour lesquelles je viens ici, c'est pour dépasser des traumatismes et des préjugés.

Latifa

J'ai quitté le Maroc et ma famille quand j'avais 17 ans. Je suis venue seule avec mon mari. Au Maroc, je faisais partie des gens pauvres. Si j'étais restée là-bas, je n'aurais pas aussi bien vécu qu'en Belgique et mes enfants n'auraient pas fréquenté de bonnes écoles.

Quand je retourne au Maroc, je compare les vies et je vois les avantages et inconvénients de vivre ici et là-bas. L'inconvénient, c'est qu'ici je n'ai pas de famille et, au Maroc, mes parents et le reste de la famille sont décédés. Lorsque j'y retourne, je me sens seule et étrangère. Les avantages en Belgique sont plus d'ordre matériel : la Sécurité sociale, les soins de santé, l'enseignement de bonne qualité, les outils électroménagers qui facilitent le quotidien. Ici, j'ai un bon confort de vie.

Les mentalités sont aussi différentes, les enfants d'ici sont plus honnêtes. Quand mes enfants vont au Maroc, ils se font vite arnaquer. Les jeunes de là-bas fonctionnent beaucoup par intérêt, ils sont souvent jaloux et malhonnêtes. Je pense que la pauvreté joue son rôle dans ce fait.

Ici, je suis une étrangère. Là-bas, je suis une étrangère. Mais j'ai construit mes racines en Belgique et aujourd'hui je me sens bien. Quand je suis arrivée, j'ai d'abord habité à Uccle. J'ai dû apprendre la langue et au début je répétais toujours les mêmes phrases. J'ai été bien accueillie. Aujourd'hui, j'habite au centre et j'ai l'impression que les Belges ont quitté cet endroit, car je n'en vois plus beaucoup.

Cela fait 43 ans que je suis ici et ni moi ni mes enfants n'avons vécu de discrimination.

Michel

Je n'ai pas beaucoup voyagé, sauf en Inde, avec ma première femme. Ça a été une expérience intéressante, car on a perçu comment les autres nous voyaient, nous, Européens. Ensuite m'étant remis en couple avec une cousine anglaise, j'ai vécu 20 ans en Angleterre. J'ai aimé le pays. C'est un très beau pays, très riche et très développé, mais je n'ai pas aimé les mentalités. Les Anglais ne perçoivent pas la richesse de leur pays et l'ancienne génération a encore la nostalgie des colonies.

Je suis revenu en Belgique en décembre 2021 à la suite du Brexit et de la rupture de mon couple. Ici je me sens bien, j'apprécie la diversité de la population. Je suis content d'être rentré, mais je suis seul, je n'ai quasi plus de famille et trop peu d'amis. C'est pour cela entre autres que je me suis engagé dans du bénévolat avec Âges et Transmissions. Je me suis installé à Bruxelles que je connais assez bien, j'y revenais plusieurs fois par an pour voir mes

amis. Aujourd'hui, je redécouvre mon pays. Avoir vécu ailleurs permet de voir autrement son pays d'origine.

Aïcha

En arrivant en Belgique, j'ai évolué, j'ai grandi.

Quand j'étais en Guinée, je ne parlais pas le français, je ne savais ni lire ni écrire. Je suis arrivée en Belgique seule en 2011, j'ai dû me débrouiller pour trouver un logement et m'adapter. À mon arrivée, je n'ai pas fréquenté ma communauté, j'ai plutôt côtoyé des personnes d'origines différentes pour parler et pratiquer le français. Ça n'a pas été facile pour moi, mais tout s'est bien passé. Je suis très contente d'être venue en Belgique. Ici, j'ai trouvé mon bonheur : mon mari et mes filles. J'ai fait aussi venir mon garçon de mon premier mariage. Je suis contente d'être ici aujourd'hui parmi vous et pouvoir m'exprimer dans la même langue que vous et comprendre ce que vous dites. C'est très important pour moi.

J'ai suivi mes premiers cours de français au GAFFI. J'ai appris à lire, à écrire. Maintenant, je suis des cours en promotion sociale. La Guinée me manque. Ma mère et mon père me manquent. Pour le moment, je ne peux pas retourner au pays parce que j'ai un statut de réfugiée et j'ai demandé un statut de protection contre mon ex-belle famille. J'ai entamé les démarches pour demander la nationalité belge.

Marie

Quand j'étais enfant, j'ai beaucoup déménagé en France à cause du travail de mon père. Mais comme c'était en France et toujours la même langue, je ne me suis jamais sentie exilée. Adulte, je me suis rendu compte que cela n'a pas favorisé ma scolarité ni les longues amitiés. Mais je me suis à chaque fois adaptée avec facilité.

Quand je me suis mariée avec un Belge, je suis venue à Bruxelles. J'ai trouvé les Belges très sympathiques et accueillants. Cependant, arriver dans ma belle-famille a été une sorte de « changement culturel ». La famille de mon mari était plus intellectuelle. Paris m'a manqué, sa beauté, ses monuments. J'y suis souvent retournée pour visiter ma famille, des amis ou voir des expositions. Peu à peu, j'ai pris du recul par rapport à mon milieu social, à mon pays d'origine.

Je pensais qu'une fois à la retraite, je retournerais vivre en France avec mon mari, mais j'ai changé d'avis. Nos enfants ont fait leurs études ici, ils se sentent Belges. Tout reconstruire en France ne nous a pas semblé une bonne idée. Et puis je me suis rendu compte que j'avais un peu perdu mes attaches à la France. C'est plutôt une nostalgie romantique que j'ai.

Ce en quoi je crois

Sanae

Quand j'étais enfant au Maroc, mon père partait à la mosquée. Ma mère, elle, faisait la prière à la maison. Ici, j'ai inscrit mon fils à l'école arabe pour apprendre l'arabe et le coran. C'est important pour moi de transmettre la religion à mon fils. Dans l'islam, il y a beaucoup d'interdits et de règles. On ne comprend pas toujours pourquoi, mais on les respecte. On achète de la nourriture halal. Mon fils de 6 ans veut déjà faire le ramadan, mais il est trop jeune. J'en suis fière.

Lidia

Je suis née dans une famille italienne qui ne croyait pas, mais qui m'a fait faire les sacrements religieux : le baptême, la première communion. Sans doute pour être en paix avec ce qu'il convenait de faire dans la communauté italienne.

Arrivée en France, je suis allée dans une école publique. J'ai suivi le catéchisme, mais je ne le comprenais pas. J'ai fait ma confirmation, mais j'ai été déçue, car j'ai dû mettre une aube et pas la belle robe blanche qu'on mettait autrefois et qui ressemblait à une robe de mariée ! Je trouvais les messes ennuyeuses. Mes parents n'y allaient pas, mais ils nous y envoyaient. Peut-être pour avoir un moment à eux.

Je partage le dogme anarchiste : ni Dieu ni maître. J'ai ma morale, ma conscience. Je n'ai rien transmis de religieux à mes enfants. Je me suis mariée à la mairie, sans fête. Ce qui me donne la force de surmonter les difficultés ? Mes enfants. Je les ai mis au monde et je me sens le devoir de les protéger.

Je crois en l'humanité et en ses valeurs. Après la mort, je crois qu'il n'y a plus rien. Quand je serai morte, j'aimerais être enterrée dans le jardin d'un de mes enfants. Pour que mes proches aient un endroit où venir me rendre visite. Ma petite-fille me raconterait ses histoires, ce qu'elle vit...

Aïssatou

Mes parents m'ont appris la religion. Chaque matin, mon père partait à la mosquée, car il était imam. Il nous réveillait tôt pour prier. Les hommes pouvaient toucher le Coran, mais pas les femmes, car c'était impur. Alors mon père recopiait le Coran pour qu'on puisse l'apprendre à la maison. Mon père nous racontait des histoires du Coran à la maison avec d'autres femmes, des voisines. J'ai une amie qui connaît mieux le Coran que moi, mais elle n'est pas bien dans son cœur. Connaître le Coran ne suffit pas, il faut appliquer ce qu'on apprend pour avoir le cœur en paix.

Patricia

Ma maman était orthodoxe, elle s'est mariée à un catholique. Mes parents sont partis au Congo. Ils m'ont fait baptiser pour respecter les traditions des pères missionnaires. Et j'ai continué à pratiquer.

Mon mari venait d'une famille très catholique, et donc j'ai fait baptiser mes enfants. Je suis même devenu catéchiste. J'ai voulu alors me renseigner davantage sur la religion, mieux comprendre et me former à la théologie, mais on m'a dit que ce n'était pas l'affaire des femmes. J'ai commencé alors à me révolter. J'ai réalisé que, dans les moments difficiles, je m'en sortais seule et pas grâce à un dieu. Croire en soi, savoir qu'on est unique et qu'on doit trouver en soi les forces pour s'en sortir, c'est ce que j'essaie de transmettre à mes enfants.

Je vais encore parfois à la messe, car j'aime les églises, les odeurs, l'ambiance. Tout cela m'apaise. Si je ne crois plus à ce que l'on m'a enseigné, malgré tout je suis souvent émerveillée de la vie sur terre et de sa création.

Latifa

J'ai grandi dans les années 60 au Maroc, avec mes parents. Là-bas, tout le monde pratiquait l'islam. L'islam veut dire la paix. À l'école, j'avais cours de religion. Mon père m'a appris comment prier : 5 fois par jour en faisant ses ablutions avant. J'ai appris les 5 piliers de l'Islam. Les fondements de l'islam permettent de vivre ensemble. Les pratiques de l'islam sont bonnes pour le corps : les prosternations qu'on fait pour la prière, le jeûne, les ablutions, le bon comportement. Cela donne une bonne hygiène de vie.

Je suis sûre qu'il y a un Dieu. Quand cela ne va pas, Dieu me donne la force d'affronter cela. Dans ma religion, il est interdit de mentir, de voler. J'ai appris cela à mes enfants. L'islam te donne des règles pour l'éducation des enfants. Respecter l'autre est très important. Dans les médias, on donne une mauvaise image de l'islam, par exemple on montre des conflits entre les juifs et les musulmans.

À notre mort, nous serons jugés par Dieu pour la relation qu'on a eue avec lui et pour la relation qu'on a eue avec les personnes. Le pardon existe, mais certaines choses ne peuvent être pardonnées, les crimes par exemple. Alors, on va en enfer. Ne plus croire en Dieu est quelque chose de grave.

Michel

Mon père, élevé en catholique, avait perdu la foi très tôt, mais il voulait m'élever en catholique. C'était ma mère, juive non pratiquante, qui m'accompagnait à l'église le dimanche.

J'étais très croyant et le suis encore, mais le collègue Cardinal Mercier m'a dégoûté de la religion catholique. Vers 15-16 ans, je me suis intéressé à d'autres philosophies et spiritualités. Le bouddhisme et l'hindouisme me parlent bien plus. Je suis resté profondément connecté à un monde spirituel.

Ce que j'aime dans toutes les religions, c'est le côté mystique. J'aime aussi les églises pour l'ambiance. Je crois que c'est en soi qu'on trouve la paix et l'harmonie, entre autres par la méditation. Je n'ai pas besoin de m'adresser à un dieu extérieur : je pense qu'il est en nous.

Mon fils ne pratique pas, mais j'ai déjà eu quelques discussions profondes avec lui sur le sens de la vie. Je trouve important de transmettre à ses enfants le respect de soi et des autres.

Marie

Dans ma famille, la religion catholique était très importante. Surtout pour ma mère qui était très croyante. Mais je suis allée dans des écoles laïques. À l'adolescence, je me suis posé des questions, mais je suis restée croyante. Plus tard, j'ai suivi des cours de théologie. Je me suis intéressée à d'autres religions, au bouddhisme et aussi à des pensées agnostiques ou athées. Cela m'aide à comprendre ma religion. Elle est riche et semble complexe, mais j'aime cela.

J'ai donné des cours de religion dans une école communale primaire à Saint Josse. Je n'aurais jamais pensé le faire, car je trouvais cela compliqué. Mais je suis contente de l'avoir fait. Ça a été une expérience importante pour moi. C'est arrivé que je remplace les autres profs de religion ou de morale absents, que je travaille avec tous les enfants. Alors je parlais de ce qui était commun aux religions et à la morale. Un jour, j'ai dû prendre dans ma classe les élèves musulmans alors que je venais de perdre ma maman. Les enfants ont entonné la prière musulmane du matin et cela m'a émue.

Je trouve important de se comprendre les uns les autres. Et c'est ce que j'ai essayé de faire et de transmettre à mes enfants. Ils ne pratiquent plus beaucoup la religion catholique, mais ils s'intéressent à la philosophie ou aux sciences... Je trouve que le plus important, c'est que leur vie soit tournée vers les autres, même si cela me rend un peu triste. Je vis ma religion comme quelque chose qui me rend libre. La religion catholique permet de pouvoir sortir de sa religion, de la quitter. Et c'est important pour moi. Je pense que Dieu est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de nous, ce qui n'est pas contradictoire.

Serge

Au départ, j'étais très catholique. On allait à la messe tous les dimanches, plus une fois par semaine à l'école. À la maison, j'avais des livres sur Noé, Moïse... À 7 ans, je suis devenu le parrain de ma petite sœur. Pour cela, j'ai dû faire ma communion et aller à la messe à Namur, ce qui me faisait rater un dessin animé que j'aimais bien.

Une chose bizarre ? On m'a dit un jour que je ne devais plus croire aux miracles de Saint-Nicolas : les nicnacs qui pleuvaient du plafond, la crotte de l'âne et la carotte grignotée découvertes le matin. Tout cela c'était faux, mais je devais continuer à croire aux miracles de Jésus : la marche sur l'eau, la guérison du paralytique... ! Après, en me renseignant sur les sciences et l'histoire, je suis devenu athée.

Quand je me suis marié avec une musulmane, j'ai dû m'adapter, car je devais être musulman pour l'épouser. J'ai suivi des cours d'islam à la mosquée du Cinquantenaire. Cela m'intéressait d'apprendre une autre religion. Pour les 50 ans de ma femme, je lui ai offert un voyage à La Mecque. C'était une grosse erreur, car elle en est revenue beaucoup plus stricte. Maintenant, elle met le voile, elle regarde les étiquettes des aliments.... Ma femme dit qu'elle croit, parce que cela lui fait du bien.

Pendant qu'elle fait le ramadan, je ne bois pas d'alcool. Ma fille fait le ramadan et pourtant, elle ne pratique pas d'habitude. Je pense qu'elle le fait pour faire plaisir à sa mère.

Pour moi, une religion, c'est une mythologie, des rites et une morale. Mais on peut être athée et avoir une morale.

Les changements et événements dont je suis témoin

Lidia

Ce qui a le plus changé au cours de ma vie ? Les transformations technologiques. Je trouve que la numérisation a changé les rapports humains. Le point positif, c'est qu'on communique avec les personnes éloignées. À l'âge de 16 ans, mon fils a passé un an en Australie. J'ai pu communiquer régulièrement avec lui. Il me racontait sa vie au quotidien. Et ainsi je n'ai pas ressenti la distance et l'éloignement. Le point négatif est qu'on est constamment dérangé par cette technologie. On doit répondre à des mails, à des messages, on doit faire attention aux virus. C'est angoissant, surtout lorsqu'on est plus âgé.

Un changement excitant ? Le mouvement Me To a complètement changé la place des femmes dans la société. Les femmes ont libéré la parole, elles parlent plus facilement des abus subis au quotidien, et c'est une arme contre les hommes. Je ne suis pas contre les hommes, mais contre un certain type de comportements masculins nocifs. Je pense que les femmes doivent réagir et non subir comme nos mères. Les femmes doivent comprendre qu'elles ne sont pas coupables, mais que certains hommes sont malveillants. Mon espoir est de réussir à avoir plus d'égalité entre les hommes et les femmes.

Patricia

Ce qui m'a le plus marquée, c'est l'ouverture des frontières des pays de l'Est, la fin du Rideau de fer en 1989, suivie de la chute du mur de Berlin. Cela m'a fait beaucoup de bien, car j'ai pu aller voir ma famille et inversement. C'était un bonheur ! Avant cela, la communication était coupée aussi. Quand ma famille était en Tchécoslovaquie, on ne savait pas téléphoner. Il n'y avait pas de fax et pas de télégramme ou alors ils n'arrivaient pas. Aujourd'hui, l'évolution de la technologie avec Skype et WhatsApp a permis d'ouvrir la communication.

Le changement climatique me fait peur, surtout pour mes petits-enfants. Je fais des petites choses à mon niveau : je prends de petites douches, je trie mes déchets, je composte, j'optimise avant d'utiliser la machine à laver, je n'allume plus toutes mes lumières, je vais manifester et je sensibilise les gens autour de moi. J'apprends à davantage prendre les transports communs, mais quand j'en parle à mes enfants, ils me disent qu'ils ont besoin de leurs voitures.

Il faut une politique claire et nette pour tout le monde, car je trouve que les grandes industries provoquent beaucoup de pollution aussi. Il faut y croire et continuer à se battre. Le fait de vouloir faire des choses pour la nature coince parfois, car il y a des questions d'argent et de temps. C'est un combat au quotidien.

Latifa

L'évolution de la médecine m'a marquée. Quand j'étais enfant au Maroc, on tombait malade, mais il n'y avait pas de médecins. Il y avait des cliniques, mais accessibles uniquement pour les riches. Les gens pauvres, eux, souffraient jusqu'à la mort. En 1970, des cliniques gratuites ont été ouvertes. Mais même aujourd'hui, quand tu vas dans une clinique, tu sais quand tu y entres, mais tu ne sais pas si tu vas en sortir.

Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai vu qu'ici il y avait des médecins, des spécialistes, des cliniques où tu es bien accueilli, même quand tu n'as pas d'argent. Au Maroc, cela progresse, mais pas encore comme ici. Pour certaines maladies, il faut se déplacer jusqu'à Rabat. Tu n'as accès aux meilleurs soins que si tu as de l'argent. La mutuelle, ce n'est que pour les riches. Et les bons médecins ne travaillent qu'avec les gens riches.

Michel

La télévision a changé le monde. Elle a permis de voir comment vivent les autres, cela a changé toute une économie, car certains ont aspiré à avoir ce que les autres avaient. Maintenant, même dans les pays pauvres, les gens ont la télévision alors qu'ils ont à peine le minimum vital. On n'en avait pas à la maison. J'en ai acquis une à mes 17 ans. Je l'ai achetée en kit et l'ai montée moi-même. L'invention du transistor, en 1947, a permis la rapide miniaturisation des appareils et l'arrivée des premières petites radios à transistors. Moins de

vingt après, sont arrivés les premiers ordinateurs domestiques. Ceux-ci, les GSM, et le web changent notre manière de vie en profondeur.

En 1961, j'avais 11 ans, je me souviens avoir été très épaté par Youri Gagarine, le premier homme qui est allé en orbite. En 1969, Armstrong a fait ses premiers pas sur la lune. L'exploration de l'espace m'a toujours fasciné. Je trouve idiote la phrase « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité », car si ça été un grand pas pour la technologie américaine, ça n'a hélas rien changé au comportement de l'humanité.

J'ai vu la biodiversité changer au cours de ma vie : vers 1957, j'habitais près d'un étang et la nuit on entendait le chant des grenouilles. Quelques années plus tard, ça n'a plus été le cas à cause de l'utilisation des pesticides.

Marie

Je trouve que l'arrivée du numérique est un changement énorme. C'est très utile et, par exemple, je me sers de mon ordinateur pour apprendre de nouvelles choses, pour m'informer. On a accès à tout, c'est formidable. Mais ce qui me fait peur, ce sont toutes ces fausses nouvelles qui circulent. Pendant le confinement, j'ai été confrontée à un tas de vidéos véhiculées sur internet : pour ou contre les vaccins, pour ou contre les décisions du gouvernement. Toutes ces polémiques ont blessé certaines de mes relations. C'était comme si on se battait à coup de vidéos. Chacun voulait avoir raison. Cela a laissé des traces. Donc, pour moi, c'est aussi un danger. Les machines prennent du pouvoir sur nos décisions personnelles. On peut vite perdre son esprit critique quand on se laisse guider par ses émotions. Et plus on regarde des informations fausses, plus on en reçoit d'autres dans le même genre.

Puis il y a eu dernièrement l'invention du robot ChatGPT et d'autres robots conversationnels qui peuvent faire croire qu'ils remplacent les êtres humains. Un homme de 30 ans s'est suicidé après avoir conversé avec un robot de ce style. Être manipulé par un robot me semble épouvantable. Je trouve qu'il y a un problème de contrôle de ces machines.

Depuis que j'ai un smartphone, je suis davantage distraite. Il y a beaucoup de sollicitations par messages. Avec mes proches, j'ai l'impression que je dois répondre instantanément sinon ils s'inquiètent. C'est parfois un piège.

Serge

L'affaire Dutroux m'a marqué et a bouleversé ma carrière puisque je suis passé d'un statut de gendarme à un statut de policier. On aurait pu sauver les fillettes, mais il y a eu des erreurs dans la procédure. D'après moi, il y a eu une mauvaise coopération entre la gendarmerie et la police. Cette affaire nous a également permis de prendre conscience de la pédophilie et de prendre au sérieux les recherches d'enfants.

Un changement excitant, c'est la révolution de l'image, l'apparition des vidéos et des VHS. Il y a eu aussi un boom des boutiques vidéo dont 1/3 du magasin était de la pornographie.

Un changement négatif pour moi, c'est Trump. Cela me heurte qu'un homme comme lui, menteur et d'extrême droite, soit devenu président. La guerre en Ukraine m'inquiète. Cela me fait peur que l'Europe intervienne et mette en route quelque chose qui risque de déraper.

Je remarque un changement aussi au niveau des oiseaux et des insectes qu'on ne voit plus autant qu'avant. Cela se remarque sur la visière de mon casque après un trajet : avant j'en avais plein, aujourd'hui, il n'y en a quasi plus. De même, on voit moins d'hirondelles sur les fils électriques. La biodiversité diminue.

Sanae

Un grand changement pour moi, ce sont les réseaux sociaux. Quand je suis arrivée en Belgique en 2003, il n'y avait pas WhatsApp. C'étaient juste des SMS avec de simples téléphones à clavier. C'était mieux à cette époque parce qu'on se parlait plus. Aujourd'hui, on est ensemble sans être ensemble. Le soir dans le salon, chacun reste sur son écran. Tout a changé, il y a Tik Tok, Instagram et plein d'autres applications. Les gens savent tout sur tout le monde. Sur YouTube, on voit des femmes qui dansent, des hommes qui parlent de leurs problèmes personnels pour faire le buzz et gagner de l'argent. Je trouve que c'est une perte de temps. Les gens regardent parce qu'ils n'ont rien à faire. Mon fils, à 6 ans, sait déjà télécharger des applications et des jeux. Il aime regarder le football sur le téléphone. Mais je lui mets des limites, même si c'est difficile.

Un objet important, une fierté, un rêve ?

Patricia

Un objet ? J'ai un couple de canards en bronze que ma mère m'a offert à 16 ans. Cela symbolise la relation que j'avais avec ma petite sœur, car je m'occupais beaucoup d'elle. À la maison, je le dépose sous une petite lampe. C'est un objet fétiche que je prends en main quand cela ne va pas et, comme c'est du bronze, je me dis que s'il a tenu toutes ces années alors je peux tenir aussi.

Un rêve ? Je rêvais d'avoir des enfants et une famille, de réussir ma vie de famille et de la rendre heureuse. J'ai échoué, car j'ai cassé une famille en divorçant. Mais j'ai réussi mes enfants, c'est le plus important, je pense, et ils me le rendent bien. Aujourd'hui, je rêve de

rencontrer l'amour, de pouvoir mettre ma confiance en quelqu'un et me reposer sur cette personne avec sérénité.

Latifa

Un objet ? J'ai apporté un châle que j'ai acheté en 1983 au Maroc lors d'une balade avec mes parents dans un village. Ma mère et moi avions un peu froid, alors j'en ai acheté un pour moi et un pour ma mère. Depuis, je l'ai gardé, je ne l'utilise jamais. Il est là, il est rangé avec mes affaires. Et c'est important pour moi qu'il soit là.

Un rêve ? Enfant, je rêvais de travailler dans la couture et d'être indépendante, mais je n'ai pas pu le faire. Aujourd'hui, mon rêve est de continuer à vivre en bonne santé physique et mentale, avoir une tranquillité d'esprit jusqu'à ma mort.

Une fierté ? Je suis fière d'avoir toujours été indépendante, d'avoir pu me débrouiller en ne comptant que sur moi-même alors que je ne parlais pas français.

Michel

Un objet ? Sur mon bureau en Angleterre, j'avais posé une statue de Manneken-Pis et une de l'Atomium. L'une représente la gentille dérision et l'autre l'ingéniosité de mon pays. Là-bas, j'étais nostalgique de la Belgique. J'ai également un bol tibétain qui parle à mon âme. Il produit un son qui induit une harmonie, une paix, un bien-être profond. Il m'a été offert par des amis et il reflète mon attrait pour le bouddhisme.

Une fierté ? Depuis que je suis de retour en Belgique, je suis fier d'avoir renoué le contact avec mon fils. J'aimerais le voir devenir autonome et ne plus dépendre de sa mère.

Un rêve ? Lorsque j'étais enfant, je rêvais de créer des choses utiles à l'humanité. Hélas, je n'ai pas su le faire, car je n'ai pas eu accès aux études que je souhaitais. Toute ma vie est devenue une recherche de ce que je suis. Et c'est en bonne voie. Mon plus grand rêve serait de voyager et de finir ma vie en harmonie, sans dépendance.

Aïcha

Un objet ? La montre de mon premier mari décédé, que j'ai gardée.

Un rêve ? Lorsque j'étais petite, je rêvais d'être indépendante et responsable de ma famille. J'ai cherché très vite du travail. Je me suis battue pour voir ma mère contente. Voir ma mère tranquille et heureuse était mon seul objectif. Je suis une chef de famille grâce à la bénédiction de mes parents. Je n'attends de reconnaissance de personne, je fais mon devoir et je me sens bien avec cela, mon esprit est tranquille. C'est Dieu qui m'a donné ce bagage, alors je le fais. Aujourd'hui je rêve de construire une maison pour ma mère.

Je conseille toujours à ma sœur de ne pas attendre quelque chose de quelqu'un. Il faut se battre pour obtenir ce qu'on veut. Moi, je me suis bâtie toute seule et j'en suis fière.

Marie

Un objet ? J'ai une bague qui me vient de ma mère. Elle appartenait à ma grand-mère. Elle est tellement usée que je pense qu'elle a appartenu à d'autres femmes de la famille. J'ai peur de la perdre ou qu'elle se casse alors je la mets peu. Je la porte parfois, dans des moments de ma vie plus difficiles, pour me donner du courage. J'avais plusieurs sœurs qui voulaient l'avoir, mais ayant le privilège d'être la plus âgée, la bague m'est revenue. J'y tiens beaucoup.

Un rêve ? Quand j'étais jeune, mon rêve ou mon idéal a été de transmettre de l'amour. Je me souviens y avoir pensé lorsque j'étais sur ma mobylette. C'est un rêve fou, car ce n'est pas du tout facile. J'ai essayé de le faire dans ma vie, avec mes défauts et mes qualités. Mais je pense que c'est le travail de chaque être humain.

J'aimerais continuer à rencontrer des gens comme ici dans le groupe, car cela me fait avancer, nous sommes tous différents et c'est une richesse.

Serge

L'objet qui me caractérise est un couteau suisse qui m'a été remis par un motoclub international lors d'un événement à Genève, en Suisse, là où j'ai de la famille. J'ai toujours sur moi un canif et une lampe de poche, je les utilise régulièrement. Je suis toujours très embêté lorsque je ne les ai pas sur moi.

Une fierté ? Je suis fier de m'être spécialisé dans les mariages forcés lorsque je travaillais dans les services de la police.

Un rêve ? Mon rêve d'enfant était de vivre une belle histoire d'amour. Les filles me faisaient rêver. Mais je n'en connaissais pas et je ne savais pas les aborder. Aujourd'hui, mes rêves seraient de vendre notre maison et d'en acheter une autre, de voyager. Je voudrais que ma fille de 22 ans finisse ses études et puisse être indépendante.

Sanae

Un objet ? Quand je suis retournée pour la première fois au Maroc, après avoir reçu mes papiers belges, ma mère m'a offert une montre avec des perles. Elle était belle et elle avait coûté très cher. J'ai laissé cette montre au Maroc, car j'avais peur de la perdre en la ramenant en Belgique. Je la porte lors des fêtes au Maroc.

Une fierté ? Je suis fière de moi. Fière d'avoir réalisé toutes les choses par moi-même et de m'en être sortie seule. Je suis l'homme et la femme de la maison ! Aujourd'hui, je suis heureuse, je me sens bien comme ça.

Un rêve ? Mon rêve était de rester tout le temps avec mes parents. Mais dommage que je sois partie. Aujourd'hui, je rêve de travailler et pouvoir offrir à mes parents le voyage à la Mecque. J'aimerais les remercier pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Lidia

Un objet important pour moi ? Ce sont les lettres de mon papa. Je suis partie à 22 ans de la maison, et c'est toujours lui qui a correspondu avec moi. Les lettres commençaient toujours de la même manière, et elles étaient écrites en italien. Je lui répondais en français. Ces lettres ont fait tous les voyages et déménagements avec moi.

Une fierté ? Je suis fière d'avoir surmonté ma timidité. Cela ne se voit pas, mais je suis très timide. Un jour en Sicile, j'ai rencontré une dame qui m'a conseillé d'aller vers les autres en leur demandant quelque chose pour initier le contact. Cela m'a beaucoup aidée, même quand je suis arrivée en Belgique.

Un rêve ? Mon rêve d'enfant était de devenir écrivaine. J'ai beaucoup écrit, notamment un roman et des nouvelles. Mon roman était mauvais alors je l'ai mis de côté. Ce sera peut-être un projet pour plus tard. Aujourd'hui j'ai un rêve fou : partir avec un ou une partenaire en caravane faire le tour du monde. Mais c'est difficile de trouver quelqu'un à qui faire confiance.

Évaluations, réflexions

Latifa

Au début, je me disais que je n'avais pas beaucoup de choses à raconter. Et puis, à chaque séance, j'ai apprécié de retracer ma vie. J'ai aimé la séance sur les souvenirs d'enfance. Avec le temps qui passe, on n'en parle plus. On ne parle pas beaucoup de nos souvenirs à ses enfants, on n'a pas le temps. On est fort centré sur le présent et le futur, mais on oublie le passé.

J'aimerais donner un conseil : il faut faire attention aux médias, aux informations véhiculées sur l'être humain, entre autres sur les musulmans. Il faut connaître les personnes pour comprendre les vraies raisons de leur comportement. Par exemple, on parle beaucoup du racisme. Mais personnellement, je n'y ai jamais été confrontée et je n'ai jamais rencontré de personnes racistes. Il y a de bonnes personnes et des mauvaises partout.

J'ai aimé le parcours de vie de Lidia, sa façon de dépasser les événements et les voyages qu'elle a faits.

Michel

Nous sommes arrivés ici dans ce groupe sans nous connaître et, petit à petit, nous avons établi des liens avec beaucoup de respect.

Le témoignage de Marie sur sa mobylette m'a bien amusé. Celui d'Aïssatou était bouleversant. Après avoir écouté tous les témoignages, je me dis que, malgré qu'il y ait beaucoup de choses qui ne vont pas, on est très gâté socialement et économiquement en Belgique.

La séance qui m'a le plus marqué est celle sur la religion, chacun a témoigné de ce qui le motive dans la vie. On a communiqué, dialogué malgré nos différences. Après chaque séance, je repars le cœur léger. Je me sens nourri dans le cœur, c'est une expérience magnifique.

Aïcha

Au début, j'avais peur, je me suis dit : « qu'est-ce que je vais raconter ? ». Je suis très contente d'avoir pu participer, d'avoir pu donner ce que je peux, partager ma vie et ma culture. Je doute parfois de moi, mais quand j'entends les témoignages, cela me rassure, me donne du courage et de la force.

Au départ, je pensais que les témoignages allaient être des témoignages de « gens riches » et moi je me sentais pauvre. Ce n'est pas du tout le cas, nous sommes tous pareils et simples. Le témoignage de Lidia m'a beaucoup touchée, car elle a parlé de l'amour que son père lui a donné. C'est beau et naturel.

Marie

J'ai été marquée par la première séance avec le témoignage d'Aïssatou. Tous les témoignages étaient différents, mais chaque personne du groupe a montré que c'était possible de surmonter des situations difficiles et de faire le mieux possible pour y arriver. Chaque personne a montré combien elle était digne et a transmis cela aux autres, cela donne confiance en l'être humain.

Serge

J'ai été marqué par le témoignage prenant d'Aïssatou. La séance sur les religions a été fort intéressante. C'était une belle leçon d'humanité, de diversité. On a pu voir comme on est différents au point de vue religieux et philosophique, mais nous nous ressemblons quand

même. J'ai aimé les expériences d'enseignement de Lidia, surtout de la voir aussi souriante alors qu'elle dit qu'elle est timide. J'ai une frustration parfois lors de la lecture des résumés, il y a des détails qui échappent lors de la prise de notes.

Sanae

Je suis contente d'avoir pu participer à cette expérience. Je suis de nature timide et cela m'a fait du bien d'écouter les témoignages de tout le monde. Je me suis rendu compte que, moi aussi, je pouvais parler de moi. J'ai été touchée par le témoignage de Lidia et de la relation qu'elle a eu avec son père. J'ai apprécié la séance sur les religions, le fait de partager des choses différentes sur nos religions. Une frustration, c'est le temps qui manque parfois.

Lidia

Cela a été formidable de créer des liens et de voir la sincérité avec laquelle chacun s'est exprimé. La première séance était très marquante. Je me rends compte que je suis une privilégiée et que nous ne sommes plus soumises à nos maris, pères et frères. J'ai aimé l'ambiance de bienveillance, de tolérance et la liberté de parole. Je n'avais pas vraiment de stéréotypes. Ce fut une belle expérience !

Aïssatou

J'ai apprécié de vivre cette expérience, car j'ai rencontré d'autres personnes. Je me suis rendu compte que je n'étais pas seule à avoir des problèmes. Nous avons tous des difficultés dans la vie. Nous avons trouvé des ressemblances dans nos différences. J'ai appris des choses sur les traditions et cultures des autres. Je me rends compte que l'éducation qu'on a reçue de nos parents est presque la même partout. J'ai aimé la séance « Entre ici et là » sur mon arrivée en Belgique, car je suis contente d'avoir été accueillie ici et j'ai voulu présenter ça.

Patricia

J'ai été marquée par la différence des cultures et d'éducation ainsi que le maintien des traditions. J'ai été touchée par le témoignage d'Aïssatou sur l'excision et sur son combat pour protéger sa fille. La séance qui m'a le plus marquée est celle sur les religions. Je tire mon chapeau aux personnes qui ont la foi et qui en témoignent publiquement. Après chaque séance, je réfléchissais beaucoup et me recentrais sur mes choix de vie. Je retiens que je dois apprendre à faire confiance aux autres, en l'humain et en la vie. J'ai appris cela ici et je suis étonnée de tout ce que j'ai osé dire sur moi. Une frustration : c'est parfois le manque de temps pour pouvoir raconter d'autres choses ou poser des questions.